

**Université de Sherbrooke**

**ESSAI**

présenté par

**Suzanne Girard**

**en vue de l'obtention du diplôme d'étude de deuxième cycle  
en Éducation**

**«L'importance de la communication dans le  
le transfert des savoirs en milieux interculturels :  
une expérience de travail au Burkina Faso  
appuyée d'une recension d'écrits».**

**Directeur : M. Pierre Paillé, professeur  
Faculté d'Éducation de l'Université de Sherbrooke**

1993

715896



## TABLE DES MATIÈRES

<b>SOMMAIRE.....</b>	<b>3</b>
<b>AVANT-PROPOS.....</b>	<b>5</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>6</b>
<b>CHAPITRE 1</b>	
<b>La problématique.....</b>	<b>9</b>
- Le projet .....	10
- Le contexte personnel et professionnel .....	15
- Les éléments du choc culturel.....	18
- Le modèle pour un transfert efficace des savoirs.....	22
- La notion d'efficacité .....	26
- Le choc culturel.....	31
<b>CHAPITRE 2</b>	
<b>Revue de quelques écrits.....</b>	<b>37</b>
- Les concepts «interculturel» et «culture» .....	38
- L'efficacité dans le transfert des savoirs en situation interculturelle.....	41
- Entrer en communication, est-ce facile ? .....	49
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>54</b>
- Établir d'abord la communication .....	54
- Pour du développement durable... et personnel .....	55
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>58</b>
<b>APPENDICES</b>	
- Appendice I : Le Burkina Faso .....	63
- Appendice II : Le dispositif de santé au Burkina Faso.....	76

**Note :** Le masculin englobe les deux genres, pour une simplification du texte.

## **SOMMAIRE**

Cet essai a pour objet de communiquer une expérience de travail vécue dans le cadre d'un projet de coopération échelonné sur trois ans, au Burkina Faso. Il a impliqué deux institutions d'enseignement de niveau pré-universitaire : l'École nationale de santé publique (ENSP) du Burkina Faso et ses professeurs, et le Cégep François-Xavier Garneau de Québec et deux professeurs de Soins infirmiers, dont moi-même. J'ai tenu à classer sous des aspects particuliers les propos qui vont suivre afin d'en faciliter la compréhension pour le lecteur. Je commencerai d'abord par identifier les plus grandes difficultés qui nous confrontent dès que l'on se situe dans un autre système de valeurs que le sien, le projet de coopération lui-même ainsi que mes préalables comme infirmière et professeure pour cet engagement. Je traiterai ensuite du choc culturel qui nous attend inévitablement dans ce type d'intervention et comment ce choc de culture peut être exorcisé au profit d'un cheminement personnel.

Cette réflexion tente également de démontrer l'efficacité d'un modèle d'intervention, dont les prémisses reposent sur le pilier culturel de l'Autre et aussi sur la volonté des partenaires à établir entre eux un climat de confiance et des liens qui laissent de l'espace pour l'amitié. Après seulement, si ces conditions sont présentes, il est réaliste de parler d'échanges et de transfert efficace des savoirs pour un développement durable.

Un relevé d'écrits vient soutenir la problématique de ce travail. En appendices, un exposé sur le Burkina Faso est présenté en deux parties : la première partie traite des données officielles du pays et la seconde fait part de

souvenirs personnels impérissables. Finalement, un court document traitant du dispositif de santé du Burkina Faso vient compléter le document.

## **AVANT-PROPOS**

Je me considère privilégiée, tant sur le plan professionnel que personnel, d'avoir été placée sur la route qui mène directement à l'interculturel. Je le dois en partie à mon travail dans un Collège d'enseignement général et professionnel (Cégep). Ce milieu a entre autres missions du ministère de l'Éducation québécois d'offrir des services au niveau international et destinés davantage vers les pays en voie de développement.

De plus, cette expérience m'aura fourni l'occasion de porter un regard sur une autre culture, avec ce que ça implique comme bénéfices personnels et aussi comme risques. Ce rapprochement m'a inévitablement amenée à requestionner mon propre bagage culturel ainsi qu'à redéfinir quelques unes de mes valeurs personnelles.

Au cours de cette implication, il m'aura aussi été possible de mesurer mes capacités et limites à chercher à comprendre l'Autre à travers mon propre système de pensée et ma capacité à objectiver cette réalité dans mon milieu. Enfin, cela m'aura également permis d'entrevoir qu'une démarche efficace en interculturel nécessite au départ des qualités comme l'ouverture au dialogue, la tolérance et la motivation à rencontrer l'Autre.

## INTRODUCTION

***«Aller vers l'interculturel, c'est changer les mentalités».***

Manuel Dias (1985, p. 412).

Une expérience en interculturel et un désir de la communiquer à d'autres, voilà ce qui motive et constitue l'ensemble de cet essai.

La coopération internationale a connu, au cours de ces dernières années, de nouveaux questionnements quant à ses modèles d'intervention en vue d'une efficacité durable dans les pays en voie de développement. Les nouvelles orientations interculturelles font voir comment toute relation avec l'Autre est d'abord un acte de communication. Elles permettent aussi de constater comment les aptitudes d'un individu pour un nouveau partenariat sont fondamentales; en effet, une telle approche, qui doit être basée sur le pilier culturel de l'Autre, nécessite un contact direct et significatif entre personnes issues d'une culture différente. Afin que le transfert de connaissances et compétences se réalise, il est primordial que les personnes concernées surmontent les obstacles de la barrière du choc culturel pour parvenir à se comprendre et à collaborer entre elles.

Cet essai se concentre sur les différents aspects qui composent une première démarche en milieu interculturel. J'ai voulu, au cours de cette réflexion, faire ressortir les pièges et les difficultés qui sont très souvent causés par le choc culturel qui devient incontournable dans ce type d'intervention. Il ne faut toutefois pas oublier de mentionner également les retombées positives qui «touchent» personnellement et professionnellement ceux et celles qui, comme moi,

s'engagent dans des projets de coopération dans les pays en voie de développement.

Après avoir discuté de cette problématique, il m'est apparu essentiel d'explorer davantage mon sujet de réflexion. Pour ce faire, je présenterai une recension d'écrits d'auteurs qui ont, pour la plupart, développé des modèles d'intervention basés sur la relation de communication dans ces pays. Ceci viendra soutenir plus objectivement mes propos de la première partie.

# CHAPITRE I

## **La problématique**

L'objet de cette réflexion prend ses racines dans une expérience de travail réalisée au Burkina Faso (Afrique de l'Ouest) dans le cadre d'un projet de formation de formateurs. Le problème que je veux exposer est celui de savoir comment agir efficacement dans ce type d'intervention réalisée en contexte interculturel. Il pose également comme prémisse toute l'importance qu'il y a de choisir la communication pour un transfert efficace des savoirs.

Au cours de mes séjours dans ce pays, j'ai expérimenté, en qualité de formatrice, une relation de travail dans un système de valeurs autre que le mien. Je devais agir également à un niveau inhabituel de formation puisque je m'adressais à des pairs, en ne reconnaissant rien de ce qui m'est propre comme cadre de référence professionnel d'abord et ensuite comme milieu social et environnemental. J'ai donc été placée à vivre une situation personnelle très complexe et cette complexité, qui a pris plusieurs visages, peut se nommer le «choc culturel».

Avant d'aborder plus en détail la situation, il m'apparaît opportun de faire connaître à ce moment-ci le projet de coopération qui sert de pivot à ce travail. J'expliquerai également les raisons qui m'ont motivée à aller vers ce type d'engagement.

### Le projet

Il s'agit d'un projet de coopération, d'une durée de trois ans (1989 - 1992), qui avait pour but le soutien au recyclage et au perfectionnement pédagogique de l'ensemble des enseignantes-enseignants permanents en techniques de la santé, infirmières-infirmiers et sages-femmes de formation du Burkina Faso. Il a été réalisé entre deux institutions d'enseignement de niveau post-secondaire, soit l'École Nationale de Santé Publique (ENSP) du Burkina Faso<sup>1</sup> à Ouagadougou et le Cégep François-Xavier Garneau de Québec. Le Cégep s'est impliqué dans ce projet par l'intermédiaire de deux professeurs en Soins infirmiers (dont moi-même). Il faut rappeler ici que le Cégep évolue, depuis quelques années, dans la coopération internationale sous le vocable de *Garneau International*. Le but visé de l'institution dans ce domaine est de promouvoir la formation internationale et la recherche interculturelles. Le Cégep réalise ses objectifs de formation internationale en offrant un nouveau programme des Science humaines avec profil international depuis cinq ans. En ce sens, il organise des stages interculturels, pour ces étudiants québécois engagés dans cette voie, dans divers pays comme : Haïti, le Honduras, la Jamaïque et le Maroc. De plus, en cours d'année, diverses activités de formation sont également organisées et sont présentées dans le cadre de la semaine interculturelle et celle du développement international. Le Cégep offrira aussi, sous peu, un programme de Techniques administratives en commerce international. Garneau International réalise également ses objectifs de recherche interculturelle à l'aide de deux programmes qui offrent une formation

---

<sup>1</sup> Pour le lecteur intéressé à connaître un peu mieux les caractéristiques et mes impressions personnelles sur ce pays, un document produit est placé en appendice I.

ajustée à l'image de notre société qui prend progressivement une direction multiculturaliste; le premier programme est dispensé, depuis 1990, aux policiers de la région de Québec et le second, depuis 1992, auprès de policiers de la Sûreté du Québec et des autres services municipaux de la région de Montréal. Enfin, le Cégep soutient également les interventions des professeurs impliqués dans la formation formelle et informelle dispensée à l'étranger. C'est dans ce cadre que j'évolue actuellement.

Quant au projet de coopération lui-même, il a d'abord été financé par l'Aide Canadienne au Développement International (ACDI) et mis en oeuvre par l'Association des Collèges Communautaires Canadiens (ACCC). Il a ensuite été élaboré conjointement par les deux enseignantes précédemment citées et par des représentants de la direction de l'ENSP du Burkina Faso. C'est d'ailleurs sur ce modèle de partenariat qu'a reposé l'élaboration de chacune des étapes de réalisation de cet engagement.

L'ENSP, quant à elle, est une école qui assure la formation du personnel de la santé. Depuis 1977, elle a pour mission de former tout le personnel socio-sanitaire de base requis aux divers échelons du système de santé<sup>2</sup> au Burkina Faso. En plus des infirmières et infirmiers d'État (IIE, 3 ans), des sages-femmes et des maïeuticiens (SFME, 3 ans), elle forme des infirmières-infirmiers brevetés (IIB, 2 ans), des agents de première ligne (APL, 1 an) qui sont des agents itinérants et accoucheuses auxiliaires. Cinq centres de formation dans le pays

---

<sup>2</sup> Pour le lecteur intéressé à obtenir plus d'information sur le dispositif de santé du Burkina Faso, un court document produit est placé en appendice II.

dispensent les programmes en Techniques de la santé. Le corps professionnel, pour sa part, est constitué de deux catégories d'enseignants. Il y a les permanents, infirmières-infirmiers et sages-femmes ayant un minimum de cinq années de pratique en tant que professionnelles de la santé et dont plusieurs d'entre elles possèdent une formation supérieure acquise dans d'autres pays. Il y a aussi les enseignants vacataires, médecins qui assurent les cours de spécialités.

Le problème auquel l'ENSP s'est vu confrontée en 1989 a été l'obligation, manifestée par le ministère de la Santé et de l'Action sociale, d'avoir à former annuellement un plus grand nombre d'étudiants, pour répondre aux besoins accrus de la population en matière de santé. Afin de s'ajuster le plus adéquatement possible à ces nouveaux besoins, la direction de l'ENSP a dû augmenter ses effectifs au niveau de son corps professoral. Pour ce faire, il a engagé rapidement seize nouveaux enseignants qui n'avaient aucune expérience en enseignement ni formation pédagogique.

En plus, les enseignants permanents, mis à part les nouveaux retraités, se disaient sérieusement démotivés en regard de la tâche d'enseignement telle qu'elle se présentait à l'École. Étant donné que cette institution possédait peu de ressources humaines et financières pour résoudre seule ces problèmes, le pays ne pouvant fournir l'apport nécessaire puisqu'il se classe toujours parmi les plus pauvres au monde, il allait de soit que l'aide souhaitée ne pouvait venir en partie que de l'extérieur. Le Cégep F.-X. Garneau a fourni cette aide. La première année du projet a donc été occupée, en majeure partie, à des séminaires de

formation pédagogique sur mesure, destinés aux enseignantes et enseignants nouvellement recrutés. Au cours des deux années subséquentes, les activités de formation se sont également inscrites dans une démarche de recyclage et de perfectionnement. Elles s'adressaient à l'ensemble du corps professoral de l'ENSP où sensiblement les mêmes objectifs de formation étaient repris avec, en plus, une large part consacrée aux échanges pédagogiques.

La formation a porté précisément sur l'organisation et sur le comment enseigner. Comment et pourquoi utiliser le plan de cours, les notes de cours et les questions d'examens. Rédiger ensuite le plan de cours en requestionnant les niveaux taxonomiques des objectifs; rédiger également des notes de cours et de procédés de soins en lien avec les problèmes prioritaires de santé du pays. À noter que les étudiants n'ont pas accès à des volumes traitant ces sujets et que le professeur donne son cours sous forme de dictée, à des groupes de cent étudiants à la fois. Requestionner aussi les modes d'évaluation formative et somative et rédiger des examens; il y a un principe dans ce pays qui veut implicitement qu'un étudiant admis réussisse obligatoirement. La communication pédagogique et les moyens audio-visuels «réalistes», comme le tableau et le rétro-projecteur, ont aussi fait l'objet de plusieurs heures de travail. Pour améliorer sa manière d'enseigner, chaque enseignant devait préparer et démontrer en classe, devant ses pairs, un micro-enseignement.

Chacune des six missions d'assistance technique, au Burkina Faso, a toujours été préparée conjointement avec les enseignants et la direction de l'ENSP, lors des précédents séminaires. Il en va de même pour le travail relatif à

l'animation et la coordination, en faisant appel en plus à d'autres personnes ressources non rattachées à l'École. Sans ces homologues, la compréhension du milieu d'intervention ainsi que l'adaptation des méthodes de travail se seraient avérées difficiles.

De plus, le projet aura permis à onze enseignants et administrateurs burkinabè de profiter d'un stage d'un mois à Québec, au Cégep Garneau. Le but était de prendre connaissance d'un autre modèle de formation en Soins infirmiers de même qu'en gestion d'institution d'enseignement. Les enseignants ont participé, entres autres, à des cours théoriques et en laboratoire. Ils ont également visité un centre hospitalier. Le directeur de l'ENSP était, quant à lui, sous la responsabilité de la direction générale du Cégep Garneau pour des fins de gestion administrative.

Il ressort de l'évaluation, réalisée en fin de projet par le corps professoral ainsi que par les responsables de l'ENSP, que cette collaboration aura permis, à un bon nombre d'enseignantes et enseignants, d'acquérir des connaissances et des expériences nouvelles en pédagogie. En ce sens, le travail que nous avons réalisé ensemble paraît laisser des ancrages, au dire des personnes qui ont été concernées par le projet. Il reste à souhaiter que l'ENSP, grâce à l'amélioration de la formation de son groupe, ainsi que grâce à l'apport de matériel didactique inclus dans le projet, soit en mesure de répondre plus efficacement aux objectifs de formation du futur personnel de la santé.

Un pas est déjà fait dans cette direction comme retombées immédiates. Le directeur, le Dr A. Alzouma Yada, a obtenu des autorités gouvernementales que l'École obtienne un statut d'institution autonome, avec son conseil d'administration. Il a également vu à mettre en place une direction des Études et des Stages, de même qu'en administration. Le jumelage des deux institutions fait aussi partie des actions relatives au projet et doit se réaliser en janvier 1994 à Ouagadougou, capitale du Burkina Faso, dans le cadre d'une deuxième phase d'une durée de quatre ans.

Voilà en quelque sorte un portrait qui se veut juste du travail réalisé ensemble au cours des trois années qu'a duré ce projet. Je poursuivrai en abordant, tel qu'annoncé précédemment, les raisons personnelles qui sont à la base de mon engagement dans cette voie.

### Le contexte professionnel et personnel

Infirmière, formée dans un modèle de service d'aide à apporter à l'individu, la famille et la société, j'exerce à présent la profession d'enseignante en Soins infirmiers, à la première session du programme de trois ans. J'interviens donc auprès d'une clientèle étudiante qui éprouve parfois de sérieux problèmes d'intégration au niveau collégial puisque la plupart d'entre eux franchissent le passage du niveau secondaire au niveau collégial. De plus, l'encadrement des étudiants, lors des stages en milieux hospitaliers, fait également partie de ma tâche. Cela m'oblige à une actualisation constante de mes connaissances et compétences, afin de répondre en tant que superviseure de stages aux exigences du milieu hospitalier.

En plus des préalables en santé et en éducation et pour mieux justifier mon engagement dans un projet de coopération, il me fallait au départ manifester de l'intérêt pour la question interculturelle, intérêt qui se vérifie depuis longtemps à travers mes relations avec des étudiants étrangers engagés dans le programme de Soins infirmiers. Cette première rencontre avec d'autres cultures m'a permis de déceler, dès le départ, des obstacles dans notre communication, comme des difficultés à décoder la structure de nos messages verbaux et non-verbaux. De plus, leur culture de référence me rend beaucoup plus difficile la compréhension de leurs attitudes, comportements ou gestes. Par exemple, si je loge une demande à un étudiant d'une autre culture, soit de faire une démonstration d'un procédé de soins ou bien de répondre directement en classe à une simple question, je remarque que le temps de réaction avant d'agir sera généralement différent de celui que prendra un étudiant de souche québécoise. Il se manifestera très souvent un temps d'attente silencieuse. J'ai parfois l'impression qu'ils cherchent à décoder une structure séquentielle de phrases qui leur est étrangère.

Pour expliquer ce phénomène, je ferai une analogie en me référant à un appel téléphonique placé outre-mer : c'est le décalage entre le temps d'action et celui de la réaction qui caractérise ce genre d'interaction. Ces étudiants m'apparaissent aussi souvent déroutants ou imprévisibles dans leurs gestuelles, comme de sourire là où cela ne se justifie pas, ou de manifester un non verbal impossible à décoder. Ces différences dans les attitudes ou comportements peuvent parfois me conduire à des extrêmes, soit de porter des jugements

négatifs souvent non fondés ou bien encore de m'inciter à sacraliser certains aspects de leur culture.

Il m'arrive aussi de me sentir hésitante et anxieuse devant des contenus théoriques du programme touchant certains aspects de ma culture dont les valeurs, parfois, s'opposent ou sont inexistantes pour eux. En effet, je trouve maintenant délicat de traiter de notre philosophie reliée à l'âge de l'adolescence et des aspirations qui s'y rattachent, alors que cette étape de la vie est si peu reconnue et considérée dans certains des pays en voie de développement. J'éprouve également une certaine gêne à parler de notre espérance de vie qui, souvent, fait presque le double de la leur (45 - 80 ans).

D'autre part, ces étudiants considèrent que nous sommes des enseignantes généralement exigeantes et plus encore sur certains aspects de la profession comme, par exemple, en ce qui concerne la rigueur de l'asepsie lors de l'exécution de certains procédés de soins. Dans ce contexte, il s'avère parfois difficile de maintenir les objectifs de formation au niveau de performance prévu. Ce type de dynamique, loin de me laisser indifférente, a plutôt contribué à développer ma curiosité, mon désir de comprendre le phénomène de la différence culturelle et aussi à m'engager dans un projet de coopération. Cependant, la dimension pédagogique du projet réalisé auprès d'homologues représentait pour moi un nouveau défi que j'estimais pouvoir relever.

Voilà pour ces éléments d'information sur le contexte professionnel et personnel. Je poursuis à présent avec la question du choc culturel en décrivant les éléments auxquels j'ai été confrontée.

### Les éléments du choc culturel

Un premier élément du choc culturel se rapporte à ma tâche de travail. Celle-ci s'est considérablement accrue puisque je devais maintenant enseigner comment enseigner les Soins infirmiers plutôt que de dispenser la formation en Soins infirmiers. J'étais en relation avec des homologues, hommes et femmes, eux aussi formateurs en Soins infirmiers comme moi et formateurs de sages-femmes. Il s'agissait donc d'une relation de pairs et non plus d'une relation de professeur-étudiants. Mon expérience en tant que professeure en Soins infirmiers est d'enseigner à des étudiants novices la pratique des Soins infirmiers. Comme ceux-ci ignorent la plupart des contenus et apprentissages à acquérir, la transmission des connaissances m'apparaît plus facile parce que je me situe dans une relation professeure-étudiants avec le pouvoir du savoir. Ce n'était pas le cas au Burkina Faso car ces professionnels de la santé, fussent-ils d'un pays en voie de développement, possédaient eux-mêmes un savoir et, pour certains, une formation supérieure en Soins infirmiers. Même si leur formation est différente compte tenu de leurs problèmes de santé et de leur culture, elle est tout aussi comparable à la nôtre. Alors, je devais chercher à me situer dans ces nouveaux rapports et à définir mon nouveau rôle.

De plus, ces pairs africains sont porteurs d'une culture professionnelle et personnelle si différente de la nôtre. Au départ, sur le plan professionnel, je ne

pouvais concevoir un si grand écart entre nos deux modèles d'enseignement et de pratique des Soins infirmiers. Je prenais pour acquis que nous agissions en fonction d'un modèle universel, alors que l'expérience me ramène maintenant à dire que l'on a peut-être tendance à prendre pour universel tout ce qui est occidental. Il faut y voir là, sans doute, des attitudes empreintes d'ethnocentrisme. En effet, l'enseignement et la pratique des Soins infirmiers au Burkina Faso n'a aucune commune mesure avec ce qui se pratique ici au Québec. On forme au Burkina Faso un infirmier polyvalent, donc capable de remplir la tâche du médecin afin de pallier à une pénurie de médecins pratiquants dans tout le pays. Il y a beaucoup de médecins au Burkina Faso, mais un grand nombre d'entre eux sont plutôt motivés à être affectés par l'État à des tâches politiques ou administratives. C'est davantage une question d'utilisation des ressources plutôt que d'une réelle pénurie de médecins que connaît ce pays. Voilà pourquoi l'infirmier est appelé à être polyvalent. Or, l'infirmier d'État vit actuellement une crise d'identité par rapport à sa profession. Selon Tamini (1985), l'infirmier s'est longtemps identifié au médecin alors que la profession infirmière, en Afrique en général et au Burkina Faso en particulier, est désormais très influencée par le modèle occidental européen qui apporte une distinction significative entre la profession infirmière et la profession médicale. Malgré cette influence, on continue de former l'infirmier de manière à ce qu'il soit polyvalent et aussi mobile pour répondre aux besoins de la population. Ils sont donc appelés à se déplacer majoritairement dans les zones rurales. Toujours selon cet auteur, les infirmiers se trouvent dans des situations de travail fort dissemblables à travers la diversité de leurs fonctions et des lieux où ils exercent leurs activités. Ces activités diffèrent s'ils pratiquent dans un centre hospitalier

ou en zone rurale. Les pratiques et responsabilités ne revêtent pas le même caractère en zone rurale alors que c'est là qu'ils assument les actes et responsabilités qui relèvent normalement de la profession médicale soit du curatif comme, par exemple, de procéder à des chirurgies dites mineures pour eux. L'appendicectomie en est une.

Sur le plan personnel, la différence des cultures en présence est perceptible même dans les gestes les plus simples. Ils réagissent différemment de nous car eux aussi obéissent à des codes et valeurs qui leur sont propres. Par exemple, dans leur modèle de communication, les Burkinabè manifestent parfois leur désaccord, lors d'une discussion, en demeurant longuement silencieux plutôt qu'en exprimant verbalement ce désaccord. Ils démontrent généralement une opacité dans le non-verbal et ce manque de transparence nous les rend difficiles à saisir. J'ai d'ailleurs fait quelques erreurs d'interprétation des messages non-verbaux. Il m'est arrivé de croire qu'un étudiant dormait dans mes cours, alors que c'est par habitude qu'il ferme les yeux pour mieux se concentrer. Ce ne sera qu'en relation de grande confiance que l'on arrivera à mieux décoder leur pensée et l'établissement de ce type de relation demande généralement du temps. Dans leur modèle social, la famille, comme pour nous, constitue la cellule de base. Il s'agit là-bas de la famille élargie, ce qui signifie qu'elle n'est pas circonscrite au couple seul. Elle constitue aussi un réseau d'entraide permettant d'assurer la survie des personnes rattachées à cette famille, même si ce lien de parenté est très éloigné. Cela se concrétise par un appui financier, le partage de nourriture et de biens matériels et même par l'hébergement, pendant des années, d'un parent venu de la

campagne pour étudier en ville. Notre modèle occidental de la famille nucléaire ne survivrait pas facilement dans ce pays car cette famille, dans leur contexte, serait rapidement mise au banc de la société. Il y a aussi la polygamie qui est toujours officieusement acceptée et vécue. Pourtant, nous observons à la fois qu'une première génération d'hommes scolarisés vivent, «en principe», en couple, donc tentent de dépasser la tradition.

Enfin, intervenir comme femme dans ce milieu a nécessité de ma part davantage d'investissement personnel pour gagner un minimum de crédibilité professionnelle auprès du groupe de l'ENSP, majoritairement constitué d'enseignants masculins. Autant dans leur vie professionnelle que personnelle, ces hommes exercent un réel pouvoir. J'ai été confrontée, surtout au début du projet, au pouvoir et à l'autorité de ces hommes. Ils statuaient et décidaient de tout au sujet de nos sessions de formation. Nous, les femmes, étions peu considérées et consultées. Mais en ce qui me concerne, mon statut de mère d'une famille de quatre enfants a été, pour moi, un facteur facilitant parce qu'il correspond à leurs valeurs sociales. Cela m'a certainement valu quelques privilèges et a contribué à faciliter mon intégration dans le milieu. Au sein de la famille, l'homme est aussi le chef. Ce statut lui confère une supériorité telle que sa ou ses épouses ne sont pas autorisées à utiliser le prénom de leur mari, même dans l'intimité. Elles s'adressent à «ce» mari en l'appelant «Monsieur» ou le «père de nos enfants». La femme doit se tenir en retrait de lui, surtout ne jamais se placer de face. Donc, elle aura souvent le dos tourné, s'il lui parle. C'est une attitude qui tient de la tradition mais il y a aussi une part de timidité féminine.

Bien que sur certains aspects, la place de la femme burkinabè (peu de pouvoir socialement, peu scolarisée) est à première vue comparable à celle vécue au Québec avant les années 60, on observe actuellement un mouvement d'accès à l'égalité des femmes. L'Aide Canadienne au Développement International (ACDI) met de l'avant des moyens pour que ce mouvement devienne une réalité. Dorénavant, tous les projets devant être réalisés en Afrique et au Burkina Faso en particulier doivent avoir des objectifs formulés directement en regard du développement des femmes dans quelque champ d'activité que ce soit. La politique de l'ACDI repose sur un principe fondamental : le développement durable ne portera de fruits que si les femmes ont leur mot à dire dans les décisions et dans l'affectation des ressources qui les concernent. L'histoire de la coopération démontre de plus en plus qu'il faut impliquer les femmes du pays si on veut réussir ce développement durable, à cause justement de toute l'influence qu'elles détiennent dans leur milieu de vie.

À ces éléments s'ajoute un problème très précis qui est celui du choix du modèle d'intervention pour un transfert efficace des connaissances.

#### Le modèle pour un transfert efficace des savoirs

Il ressort également de cette complexité qu'une des difficultés à intervenir efficacement dans des projets de coopération réside dans le fait que, dès l'arrivée dans le pays, nous sommes préoccupés par le rapport «temps - argent» car nous avons un horaire de travail excessivement chargé. Nous ne prenons pas suffisamment de temps pour établir des contacts avec les gens du milieu, ce qui se fait généralement par le biais d'activités informelles. Elles nous permettent

d'abord de créer du contexte entre nous, c'est-à-dire maintenir la communication sur des thèmes autres que celui prévu. C'est également l'occasion de s'informer de chacun. Cela a l'avantage de permettre aux personnes en présence de s'approprier, d'infirmer ou de confirmer sa confiance et peut-être son amitié à l'Autre. À ce propos, Doutreloux (1989), auteur qui a travaillé à l'étranger et formé des coopérants, nomme cette approche «faire le choix d'un médiateur». Il considère que le médiateur est essentiel pour favoriser un transfert véritable des connaissances. Il explique que c'est le contexte qui doit devenir le médiateur parce que dans toute situation, rien n'a de signification réelle que d'après un certain contexte. Ici, dans notre culture, parce que nous connaissons nos codes culturels et notre milieu, nous intervenons auprès d'autres personnes souvent sans prendre le temps de créer ce contexte. Par exemple, au Cégep, c'est par le savoir que j'ai l'habitude d'entrer en contact avec les étudiants. Avant d'enseigner, je ne prends pas toujours le temps d'établir des relations plus personnelles avec eux. Étant majoritairement d'origine québécoise, je prends pour acquis que nous connaissons suffisamment notre culture et les sous-cultures de chacun selon leurs lieux d'origine; nous avons en commun le même contexte et la façon à peu près semblable de fonctionner. Compte tenu de toutes ces raisons, cette approche, qui consiste à transposer ce même modèle d'intervention, convient certes dans notre culture, mais risque fort de s'avérer problématique, appliquée comme telle, dans un contexte étranger. C'est agir sans prendre en considération les données de l'autre système de valeurs. Le transfert de connaissances ne se réalisera pas dans de telles conditions parce que la communication ne sera pas vraiment établie.

En ce sens, Pretceille (1984) dit que le problème du transfert des connaissances possède déjà une histoire chargée d'erreurs et d'aberrations quand le médiateur seul est l'assistance technique. Le transfert peut être utilisé comme instrument de domination, d'oppression et de manipulation. Il s'avère assurément une injustice pour ces gens. Elle rappelle que nous avons tous en mémoire des exemples de dysfonctionnement, soit des conséquences fâcheuses de l'implantation mal maîtrisée d'une technique ou d'un type d'outillage. L'auteur cite à titre indicatif un projet d'aide qui avait pour objet l'introduction de machines agricoles pour soulager les efforts de paysans africains travaillant la terre à la houe et voici que toute la structure familiale ancienne (famille étendue ou lignage) se trouve désorganisée. En effet, plusieurs d'entre eux sont remplacés par des machines. Ce travail n'a plus le même sens pour eux. C'est décider de faire comme si l'autre culture ne portait pas elle aussi ses propres règles, ses normes et valeurs qui constituent son patrimoine et son système de pensée. C'est aussi arborer une fausse assurance en prenant pour acquis que, quelques soient les difficultés, elles s'amenuiseront d'elles-mêmes... avec un peu d'empathie de notre part. C'est vraiment nier une réalité. Une telle attitude s'apparente à de l'ethnocentrisme. Il arrive que pour justifier notre modèle d'efficacité occidentale, qui ne correspond d'ailleurs en rien à la réalité africaine, on laisse porter une partie du fardeau au bailleur de fonds du projet. On dit être pressé d'entrer rapidement dans le vif du travail parce qu'il n'y a pas de temps ni d'argent prévus dans ce cadre-là pour apprendre à se connaître et à s'approprier, prendre le temps d'étudier comment un outil peut être implanté efficacement en tenant compte de l'organisation sociale. En général, les projets comportent tellement de connaissances à transmettre que les bailleurs estiment

que des activités informelles et peu rationnelles de prise de contact (médiateur) risquent d'être moins rentables.

Est-ce sous l'influence de ma formation d'infirmière, qui est, je le rappelle, un service d'aide à la personne et dont le modèle de communication se situe au niveau de la relation d'aide, que j'ai tenté de me positionner différemment de l'approche traditionnelle au cours de ces trois ans ? J'ai voulu dépasser ce modèle avec les enseignants de l'ENSP et les gens que je rencontrais au Burkina Faso en créant du contexte parce que ce modèle correspond davantage à certains traits de ma personnalité. Ce contexte ainsi créé pourrait par la suite agir comme médiateur. Ainsi j'ai voulu me lier d'amitié avec des femmes, des hommes et des enfants du pays, prendre le temps de parler de nos préoccupations communes, de se saluer et de se donner la main, de s'informer de la famille, puisque c'est une coutume très importante dans ce pays et que ça correspond également à mes valeurs, de démontrer une certaine transparence, comme de dire mes intérêts et bénéfices personnels dans ce type de projet.

Aussi, nous devons donc, dans cette ligne de pensée, lors des séminaires de formation, prévoir aussi un mot d'accueil lors de la première journée, ainsi qu'un repas pour le groupe. Avant la session de formation, dès notre arrivée et à la fin de chaque jour, il a fallu prendre du temps pour s'approprier mutuellement les contenus et les activités, voir aussi à ce que les mots indiquent bien la pensée de chacun; l'expérience nous démontre aussi que parler la même langue n'implique pas nécessairement que les mêmes mots aient tous le même sens, selon la sous-culture ou le sous-groupe auquel appartient celui qui les utilise.

(Au Québec, on dit souvent «je me sens très bien» au lieu de «je vais bien, je me porte bien». Pour eux, le verbe «sentir» ne s'utilise que dans le sens olfactif. Cela porte donc quelques fois à confusion... et à sourire.) Doutreloux (1989) affirme d'ailleurs que c'est d'abord en tissant des liens de confiance avec l'Autre que la barrière de l'incompréhension et de la peur va disparaître. Seulement alors, est-il possible de travailler efficacement sur des savoirs, objet premier du projet de coopération.

Dans l'histoire des programmes d'aide aux pays en voie de développement, l'expérience a démontré depuis longtemps, comme le souligne Lavoie (1986), que la véritable coopération avec ces pays exige beaucoup plus qu'un simple partage de connaissances et compétences techniques. Les savoirs, qu'ils soient pédagogiques, technologiques ou autres, utilisés comme principal médiateur ne semblent pas être suffisants pour réaliser efficacement le transfert et l'appropriation des connaissances. Pour rentabiliser mutuellement ces investissements, l'auteur affirme que nous devons pouvoir enseigner, communiquer, créer un contexte, comprendre les autres et bien se faire comprendre d'eux. En somme, je dois pouvoir établir une véritable base de communication qui sera commune aux deux parties. C'est ainsi que je peux parvenir à me faire accepter de l'Autre comme intervenante.

### La notion d'efficacité

La notion d'efficacité dans le transfert des connaissances en milieux interculturels passe inévitablement par la connaissance de l'Autre. Ainsi, comme le dit la célèbre phrase de Chesterton (Camilleri, 1986, p. 354) : «Pour apprendre

les mathématiques à John, il faut d'abord connaître John». Cette phrase soutient les éléments de la problématique en regard du degré de réussite des intervenants engagés dans des projets à l'étranger et qui les place dans un rapport d'apprentissage et de culture. Cet énoncé permet également d'affirmer que pour transmettre des savoirs, communiquer et comprendre mieux l'étranger, il faut d'abord connaître l'étranger. Connaître l'étranger signifie tout d'abord être capable de communiquer avec lui. Selon Ouellet (1984), la communication interculturelle est une forme particulière de communication où le producteur d'un message appartient à une culture et le récepteur à une autre et on ne peut en comprendre les mécanismes sans d'abord comprendre ceux de la communication. Il mentionne que toute communication se produit dans un contexte physique et social. Chez les Africains, nous dit Lavoie (1984), ce sont surtout les aspects structurels (codes, valeurs, système) de leur communication verbale et non-verbale qui diffèrent grandement de notre communication plutôt que le contenu même de cette communication. Et l'aspect non-verbal (langage silencieux) est sans doute le plus déroutant. Les prochains exemples nous aideront sans doute à mieux comprendre la différence de la structure de leur communication.

Il est reconnu que l'Africain a un profond respect pour les gens plus âgés, les hommes et l'ordre hiérarchique. Alors, le Burkinabè utilisera, s'il est en relation avec une personne d'un statut ou rang social supérieur au sien, le principe de la communication «en spirale», comme lui-même la qualifie. Ainsi, par politesse, il acquiesce à toutes demandes afin de ne pas confronter cette personne et éventuellement lui faire perdre la face. Il utilise plutôt, pour se faire

comprendre de son interlocuteur, l'allusion et la suggestion. Et par cette logique, la personne ne dira que ce qui est indispensable, que ce qui n'est pas compromettant. Ce ne sera qu'en relation de grande confiance que l'on connaîtra mieux ce qu'elle pense vraiment. Le Burkinabè ne se livre pas immédiatement; il tentera plutôt de percevoir l'état d'esprit de l'autre avant de se découvrir lui. En ce sens, on le qualifie d'habile négociateur avec les coopérants.

Certaines de leurs coutumes traditionnelles sont ainsi tout à fait à l'opposé des nôtres. C'est le cas du rôle que joue le regard dans l'expression de la politesse. Très jeunes, les Burkinabè apprennent à baisser les yeux, par souci de politesse, quand ils s'adressent à quelqu'un, et, par respect, à tenir compte du rôle hiérarchique et du sexe de cette personne. Dans notre culture, il est au contraire impoli de fuir le regard de tout interlocuteur. Alors, de quelle façon la communication peut-elle adéquatement s'établir quand une intervenante (femme) s'adresse au directeur (homme) de l'ENSP (hiérarchie) en le regardant droit dans les yeux, ou tout au moins en soutenant son regard ?

Il en va de même en ce qui concerne la gestion de leur temps qui peut, à bien des égards, constituer également une barrière psychologique. Quand une Québécoise se trouve en contexte africain, il lui faut savoir prendre la gestion du temps et la lenteur africaines avec un certain sens de l'humour. Sinon, elle sera seule à courir, à s'épuiser et à ériger sa propre barrière psychologique face aux nationaux. Il lui faut comprendre que le rythme des Africains est ajusté à ce qu'eux-mêmes nomment «l'heure africaine». C'est une manière de nous dire de

leur reconnaître un rythme différent du nôtre et, en même temps, un refus de s'adapter à celui du Nord-Américain. Où que l'on soit dans ce pays, on observe que tout bouge lentement. On a l'impression de voir un film se dérouler au ralenti.

Ce rythme nous rappelle également que l'Africain vit dans un temps immobile, un temps qui ne s'écoule pas. Même dans la rue, parmi des gens affairés, nous observons une certaine lenteur. Ils sont là, soit assis, allongés ou statiques, alors que nous sommes affairés et pressés, esclaves du temps. Nous voulons vaincre le temps ou, encore, «tuer» le temps. «Il est tentant de croire que ces gens perdent tout leur temps à rester assis à ne rien faire. Il s'agit peut-être d'incompréhension de notre part car ceux-ci ne perdent pas leur temps. Ils attendent plutôt le temps ou sont en train de fabriquer du temps» (Molet, 1991, Tome 1, p. 188).

En Afrique, le temps ne passe pas. Bien qu'ils ne soient pas pressés, les Burkinabè sont reconnus pour être des gens ponctuels; mais il s'agit de l'heure souple africaine. La différence avec nous se situe dans la gestion de ce temps et avec qui ils ont rendez-vous. Ils sont là à l'heure convenue pour le travail, mais du temps sera consacré à se saluer, par exemple, du temps qu'il faut prendre pour parler des choses à faire avant de les faire et parler ensuite de ce qui a été fait. À ce propos, Lavoie (1986) a pour sa part observé, lors de ses séjours en Afrique, que le degré de ponctualité des gens était en relation avec le statut social. L'Africain sera en retard s'il a rendez-vous avec un subordonné mais sera ponctuel avec un patron. Il se présentera même en avance s'il doit rencontrer

une autorité politique. À remarquer qu'ils n'étaient jamais en retard avec nous... Toujours à ce sujet, des homologues africains diront, de plus, de leurs femmes qu'elles sont lentes, qu'elles marchent beaucoup trop ou très lentement. Pour quelqu'un dont le tempérament tend quelque peu vers l'hyperactivité, la différence dans la notion et la gestion du temps s'avère quelque peu éprouvante. Par exemple, je dispose d'un temps déterminé pour réaliser un travail qui est conditionné par la durée du séjour là-bas alors qu'eux ne subissent pas cette contrainte. Et aller vite, se presser, pour qui ? pour quoi ? diront-ils. Ils disposent de tout leur temps, un temps soumis au rythme de la nature.

À ce propos, je relaterai une anecdote qui vient illustrer davantage ce qui vient d'être avancé. Lors d'un séjour dans ce pays, j'attendais à l'hôtel des femmes à qui j'avais donné rendez-vous à 10h00, un certain jour, afin de procéder à des entrevues. Dans mes prévisions, tout devait se terminer vers 11h30, faute d'avoir plus de disponibilité. À l'heure convenue, j'accueillais comme il convenait ces personnes dans le hall. Je les invitais à se diriger immédiatement vers la salle de travail, mais sans succès. Elles n'ont pas réagi à ma demande et c'est plutôt l'activité sociale qui commençait. Chacune salue l'autre et qui elle peut trouver à saluer, donne la main, s'informe de la famille et de tout, avance d'un pas, tourne en rond, le regard se posant nulle part et partout à la fois, sauf vers moi. Je regarde ma montre, le temps file, je transpire... calmement. Il est 10h40. Ce n'est que vers 11h00, de peine et de misère, que je parviens à indiquer la route jusqu'à la salle prévue. Je suis «dans tous mes états» de Québécoise pressée et, épuisée, j'ai dû remettre à plus tard le travail projeté, faute de temps!

Intervenir professionnellement dans une autre culture, en ne connaissant que partiellement cette culture, conduit inévitablement à des blocages dans la communication, donc dans la compréhension de l'Autre. Il est difficile de cerner tous les aspects de la communication verbale et non verbale et certains nous échappent. À ce sujet, Oriol (1984) rapporte une situation survenue entre un médecin français et un malade africain présentant en gros les symptômes de paranoïa. Malgré leur relation étroite et après plusieurs heures de consultation, le malade persistait à déguiser les véritables symptômes de sa maladie. Il ne faisait état que des symptômes qu'il savait compatibles avec ceux du modèle européen (soit la fatigue, l'incapacité de travailler, l'insomnie, etc.). Il évitait de mentionner son vrai problème qui était le sentiment constant d'être observé par une force invisible, une menace constante qui faisait partie du rituel du mauvais oeil. Comme il savait ces croyances incompatibles avec le système symbolique de la médecine occidentale, il ne pouvait confier son réel problème par peur de ne pas être compris ni même être pris au sérieux ou, pire encore, d'être ridiculisé.

### Le choc culturel

C'est donc dire qu'il ne faut jamais postuler, d'après ces exemples, que la transparence dans la communication et les rapports culturels est facile. Il faut savoir que les sujets d'incompréhension sont nombreux et, si nous les additionnons les uns aux autres, ils nous conduisent inévitablement à des heurts que Cohen-Emerique (1985) qualifie de choc culturel, c'est-à-dire une réaction de dépaysement, plus encore de frustration ou de rejet, de révolte et d'anxiété ou même d'étonnement positif. Il s'agit toujours, selon Cohen-Emerique, d'«une expérience émotionnelle et intellectuelle qui apparaît chez ceux qui, placés par

occasion ou profession hors de leur contexte socio-culturel, se trouvent engagés dans l'approche de l'étranger. Cette expérience constitue un élément important dans la rencontre interculturelle» (p. 281).

Le choc culturel joue aussi en tant que révélateur de sa propre culture, pour la prise de conscience de son identité sociale, dans le mesure où il est repris et analysé. Tant que nous évoluons dans notre propre milieu, nous sommes dans notre culture et dans cette position, il nous vient peu à l'idée de l'interroger. Nous prenons inconsciemment pour acquis que nous la possédons, à tort d'ailleurs, car il est connu que l'on ne perçoit véritablement la différence d'une chose qu'au moment de la confrontation avec cette chose. Par exemple, au Burkina, c'est lors de contacts avec des personnes qui ont la peau noire que je réalise pleinement que la couleur de ma peau est blanche, donc différente. Cette expérience extérieure va permettre de mieux me connaître. À ce sujet, Caria (1985) dit que l'on ne connaît la différence que par la comparaison que suppose l'épreuve de chaque chose. Quiconque n'a pas changé d'habitudes n'en connaît ni la puissance, ni les effets étranges. Ce regard sur l'Autre nous offre l'occasion de dépasser sa propre évidence.

Avant de s'engager dans un contrat de formation avec des gens porteurs d'une culture personnelle et professionnelle étrangère, l'intervenant devrait d'abord prendre le temps et les moyens de se connaître et ensuite commencer à pouvoir découvrir et connaître l'Autre. À ce sujet, Doutreloux (1990) émet toutefois une mise en garde. Il précise que, même après une véritable expérience de travail au Burkina Faso, l'intervenant, au retour, ne connaîtra pas

totallement le pays et les Burkinabè mais il comprendra mieux le Québec et lui-même par la suite. Le questionnement est un moyen qui permet de réaliser cette introspection. La personne qui entreprend cette démarche de connaissance de soi doit passer par des étapes; la première est le recentrage sur soi et la prise de conscience de son propre enracinement socio-culturel. Elle doit savoir que ce processus sera long et difficile, mais payant à la longue. C'est une démarche qui force la personne à être attentive aux éléments de sa vie qui la différencient d'autrui et, surtout, la force à en prendre conscience.

Bien connaître l'Autre, ce n'est pas se fier uniquement aux apparences. Par exemple, comme le dit Doutreloux (1990), les gens du pays receveur sauront bien vous recevoir. Cependant, ce n'est pas parce que vous êtes bien reçus que vous êtes bien reçus; ils sont capables d'offrir l'hospitalité et peuvent maintenir cette politesse tout le temps de votre séjour. D'ailleurs, ils n'en sont pas à leur première expérience d'accueil et reconnaissent probablement assez rapidement quel genre de personne vous êtes. Ils feront sans doute le choix par la suite de la nature de la relation à entretenir avec vous... en attendant votre départ. Bien les connaître commence par la connaissance de leur culture, leurs codes, valeurs et mode de vie. Ceci implique qu'il faut savoir communiquer avec eux et comprendre les aspects structurels du processus de leur communication et, pour y parvenir, on doit pouvoir s'intégrer dans leur contexte quotidien.

Or, je n'ai certes pas été la seule, ni la première, à éprouver des problèmes d'intégration et de communication, engendrés par la méconnaissance du système de valeurs et des codes culturels de l'autre culture à l'étranger. À ce

propos, Camilleri-Emerique (1989) font valoir que des écueils guettent les intervenants, qu'ils soient enseignants, cadres d'entreprise, personnel médical ou travailleurs sociaux, engagés dans des situations de travail en interculturel. Pour tous ces praticiens, la capacité d'établir la communication correcte avec des personnes ou groupes de cultures différentes est essentielle. Sinon, se multiplient les risques d'incompréhension, de mauvaise interprétation, des échecs forts coûteux à tous les niveaux et pour tous les acteurs en présence. Selon eux, l'intervenant doit se donner une formation pour mieux intervenir et comprendre l'Autre. En effet, l'intervention auprès de groupes à l'étranger est d'abord une rencontre et une communication interculturelle.

Ces divers constats m'ont conduite à me poser des questions sans doute complémentaires à cette réflexion :

- Pouvons-nous vraiment connaître et comprendre l'Autre à travers notre propre système de pensée ou, de manière plus générale, dans quelle mesure un code culturel peut-il rendre compte d'autres codes culturels ? (Lavoie, 1986).
- Est-ce que la connaissance des représentations sociales et culturelles de la communication au Burkina Faso suffit à elle seule à établir une communication culturelle véritable et efficace ?
- Est-il réaliste de penser que nous puissions développer une pédagogie adaptée à la culture de l'Autre ?

Il semble déjà admis par plusieurs auteurs que la connaissance de l'Autre ne peut se réaliser sans d'abord établir une communication avec cette personne. Par souci d'efficacité, une autre question vient s'ajouter aux autres. Elle porte sur les aspects culturels de la communication au Burkina Faso : Que devrions-nous en connaître afin d'agir plus efficacement en pareille situation ? Aussi, dans le but d'apporter des éléments de réponses à toutes ces questions et de soutenir davantage cette réflexion, il est proposé une courte revue d'écrits par des auteurs qui ont réfléchi et apporté des réponses à ces questions.

## **CHAPITRE 2**

## **Revue de quelques écrits**

Les auteurs qui se sont consacrés au modèle du transfert efficace des savoirs en interculturel priorisent, pour la plupart, une approche basée sur l'établissement de relations interpersonnelles satisfaisantes avec les gens d'une autre culture, avec qui nous sommes en contact par les liens du travail. En ce sens, ils confirment ce que je postule personnellement dans ce travail.

Les auteurs qui se montrent sensibles à cette problématique ont en commun un profil professionnel et personnel, acquis soit grâce à une formation en anthropologie ou en sociologie, soit parce qu'ils sont impliqués avec des cultures autres que la leur. Mais ce qui est aussi particulier à chacun, c'est qu'ils se défendent de véhiculer des attitudes empreintes d'ethnocentrisme.

Pour l'intérêt de cette partie du travail, je présenterai tout d'abord la vision des concepts suivants : interculturel et culture, concepts largement utilisés dans le discours de la coopération et qui se prêtent à bien des interprétations. Cela sera d'autant plus intéressant parce que, comme l'estime Lorreyte (1984), dans un cadre de travail à l'étranger, dans un but de transmettre des savoirs, cette action nous renvoie à la dimension culturelle de chacun, incluant en priorité le questionnement de sa propre culture.

### Les concepts «interculturel» et «culture»

Tout d'abord, Pretceille (1985) dit du concept «interculturel» qu'il se définit essentiellement par rapport à une pratique ou, plus exactement, à un ensemble de pratiques mises en oeuvre pour répondre à des problèmes de terrain. Elle ajoute que ce concept ne constitue pas un champ disciplinaire nouveau et n'est pas non plus spécifique à un public donné. Par exemple, pour le coopérant, elle souligne qu'il faut se rappeler que l'humain a de tous temps été l'objet d'études et d'observations selon des points de vue différents et complémentaires par de nombreuses disciplines comme, entre autres, la sociologie et l'anthropologie. Ainsi, elle considère que la perspective interculturelle est une modalité d'appropriation, parmi d'autres, de l'humain. Enfin, c'est la portée de la culture qui est mise en cause.

Selon cette auteure, l'interculturel se définit comme un type de discours sur l'homme et ses actions, discours qui ne cherche pas à supplanter les autres. Au contraire, il intègre dans son mode de recherche des données psychologiques, sociales, historiques, politiques et culturelles. L'auteure fait de plus une distinction entre le discours interculturel et l'approche interculturelle. Le premier se présente davantage comme un mode d'interrogation du réel, des problèmes issus des contacts entre étrangers. Quant à l'approche interculturelle, elle va bien au-delà d'une réflexion sur l'ethnocentrisme et ses manifestations dans la vie sociale. Elle intègre l'ethnocentrisme comme variable du discours.

Dias (1985), quant à lui, parle de l'interculturel comme étant avant tout un état d'esprit, d'ouverture, de dialogue, d'échange, de tolérance, de

reconnaissance, de communication et de générosité. C'est aussi un espace de conflit, de confrontation des cultures et des projets. L'interculturel est une démarche globale, vécue dans la vie de tous les jours qui doit transformer progressivement nos pratiques, faire évoluer les mentalités individuelles et collectives, débouchant sur des rapports plus égalitaires entre toutes les communautés pour aboutir à une cohabitation interethnique.

Un autre auteur, Allmen (1984), considère que l'interculturel dit nécessairement comme son préfixe l'indique, interaction, échange, décloisonnement, réciprocité, solidarité, objectivité. L'interculturel est aussi reconnaissance des valeurs, des modes de vie, des représentations symboliques auxquels se réfèrent les êtres humains, individus ou sociétés, dans leurs relations avec autrui et dans leur appréhension du monde, reconnaissance des interactions qui interviennent à la fois entre les multiples registres d'une même culture et entre les différentes cultures.

Allmen ajoute que l'interculturalisme qui découle de l'interculturel s'inscrit dans un décloisonnement institutionnel, social, géographique et temporel. Il se situe dans l'histoire passée et en devenir et son champ de référence se situe aussi bien dans un espace international que local. Aussi, on a tendance à baptiser «interculturelle» toute action liée de près ou de loin aux travailleurs migrants ou dans d'autres contextes. Au Tiers Monde, l'interculturel devient synonyme d'étranger ou d'exotique et finalement, c'est toute la portée de la culture qui est mise en cause.

Pour Camilleri (1989), le concept de culture constitue l'ensemble plus ou moins fortement lié des significations acquises les plus persistantes et les plus partagées que les membres d'un groupe, de par leur affiliation à ce groupe, sont amenés à distribuer de façon prévalente sur les stimuli provenant de leur environnement et d'eux-mêmes, induisant vis-à-vis de ces stimuli des attitudes, des représentations et des comportements communs valorisés, dont ils tendent à assurer la reproduction par des voies non génétiques (p. 27).

En premier lieu, la culture, individuelle ou collective, est un système clos, emprisonnant, qui empêche la communication interculturelle. «Ne parviennent à ce type de communication que ceux qui vont au-delà de leur culture et retrouvent une espèce d'humanité naturelle qui leur permettrait de considérer tous les humains comme leurs semblables, et donc d'échanger vraiment avec eux» (E. Hall, 1978, p. 17).

De même, la culture est une réalité objective et vécue. Ceci implique qu'on ne puisse échapper au fait que des individus élevés au sein de cultures différentes vivent également dans des mondes sensoriels différents. C'est pourquoi des individus issus des mondes culturels différents peuvent se tromper lorsqu'ils interprètent la conduite des autres à travers les réactions sociales de ceux-ci, leur type d'activités ou leurs émotions apparentes. De là proviennent les échecs dans nos contacts avec les autres.

### L'efficacité dans le transfert des savoirs en situation interculturelle

Il apparaît important à ce moment-ci d'introduire cet aspect des écrits par un questionnement sur le : Comment intervenir efficacement, comment être compétent professionnellement à l'étranger ?

Je crois, à partir de mon expérience de travail, que dans ces milieux, la réponse à cette question est qu'il faut, avant toute action, être capable d'entrer en relation avec les gens concernés, ainsi qu'avec leur famille, puisque c'est une valeur importante dans ces pays. Par la suite, il faut tisser des liens de confiance, créer un contexte, bâtir sa crédibilité, démontrer sa valeur en tant qu'individu. On pourra ainsi penser ultérieurement à agir professionnellement en souhaitant être le plus efficace possible dans nos interventions. Voyons à présent le point de vue de différents auteurs qui se situent précisément dans ce discours.

Cette fois, Doutreloux (1990) va plus loin en posant la question du choix du médiateur à privilégier pour créer ces liens de confiance qui nous permettront par la suite d'intervenir plus efficacement en situation interculturelle. Il répond à cette question en affirmant que c'est le contexte qui doit agir comme médiateur, davantage que la seule transmission des savoirs. Il suppose que l'on doit d'abord consacrer du temps pour créer du contexte qui ne soit pas justement de l'ordre du travail avec les gens avec qui nous sommes en relation. Donc, cela signifie que le contexte soit de l'ordre des relations plus affectives à établir avec les personnes porteuses d'une autre culture, dans le but de mieux se connaître mutuellement. C'est par le biais de la communication qu'il sera possible d'établir ces liens de confiance. Alors seulement commence l'apprentissage véritable de

l'autre culture qui sera possible si on sait profiter de tous les événements et occasions qu'offre le quotidien. Ainsi, il est souhaitable de s'intégrer au va-et-vient de leur vie de tous les jours, prendre du temps pour simplement parler de tout et de rien, manger si l'autre le désire, suivre le rythme du temps tout comme l'Autre vit ce rythme.

Doutreloux estime d'ailleurs que tout ce qui concerne la culture de l'Autre «ne peut pas s'apprendre sinon par la peau. C'est par la peau qu'on apprend qu'on a une culture et c'est par la peau qu'on apprend aussi celle des autres. Il faut risquer sa propre vie là-dedans, il faut ressentir les choses. Ça ne se passe pas au niveau de la tête, ressentir les choses, ça se passe au niveau du ventre» (1990, bande vidéo). Pour l'auteur, rien n'aura de signification réelle sans ce contexte, c'est-à-dire cette voie parallèle qui force les acteurs en présence à s'approprier d'abord sur la scène du quotidien, de manière à se comprendre au préalable sur cette base, avant d'entrer sur celle du travail, là où se logent les objectifs du projet à réaliser en tant que partenaires. Il ajoute que ce contexte déterminera les rapports entre nous et que sans lui, les meilleurs savoirs technologiques ou autres que nous avons à transmettre perdront tout leur sens. Ils risquent de ne pas être acceptés ni retenus si on ne prend pas le temps de créer du contexte.

Pour leur part, Giger et Davidhizar (1991) voient que, dans certaines cultures, le contexte prend la forme de politesse. L'ignorance de cet usage peut parfois créer des problèmes de communication. Car parler de tout et de rien, échanger des mondantités qui paraissent ne servir qu'à tuer le temps seront en

réalité des préliminaires indispensables à toute discussion plus importante. C'est également créer du contexte dans cette relation.

Lorreyte (1984), quant à elle, pose la question de l'efficacité beaucoup plus orientée vers le comment éviter l'écueil d'un modèle de relations interculturelles qui s'établissent dans un rapport unilatéral dominant-dominé. Comment permettre à l'Autre d'exister sans qu'il soit captif de nos projections, qu'il puisse énoncer sa propre parole sans que nous le dépossédions de l'expérience qu'il est censé exprimer, soit en le réduisant au silence, soit en lui imposant nos propres codes. Ce sont des questions qui sont lourdes de sens, mais qui interpellent le savoir occidental et ses formes de production. La démarche interculturelle se doit aussi d'interroger ses modalités de transmission, particulièrement en ce qui concerne les transferts de savoirs. De plus, Lorreyte dit que dans l'ensemble des discours et pratiques qui se réclament de l'optique interculturelle, plusieurs observations se dégagent et peuvent être considérées comme pionnières dans ce domaine de recherche qui reste encore à structurer.

En tout premier lieu, cette vision nous amène à réappréhender toute action éducative comme un acte de toute évidence culturelle. Il ne s'agit pas uniquement de transmettre des savoirs et des savoirs-faire, mais aussi et davantage encore des codes, des valeurs et des normes redevables d'un autre milieu socio-culturel. Dans cette perspective, il s'agit de considérer toute situation pédagogique où il y a transmission de savoirs comme étant fondamentalement une structure de communication, un système d'interaction obéissant à des codes culturels la plupart du temps implicites.

Il est intéressant de considérer à nouveau le point de vue de Pretceille (1984) en ce qui touche la question de l'efficacité et du savoir-intervenir auprès de personnes culturellement différentes. Elle se demande justement comment on peut intervenir en conciliant la nécessaire ouverture aux Autres, y compris les apports d'une autre technologie et, en même temps, répondre à l'impératif de préserver leur identité qui a été tant de fois menacée dans le passé de même qu'ébranlée par la mondialisation du savoir. Comment résoudre ce dilemme? Elle répond à cette question, elle aussi, dans le même sens que les autres auteurs retenus ici, en disant que la dynamique du transfert et de l'appropriation de connaissances se réalise d'abord par un acte de communication qui constitue la partie solide de cette dynamique. Et qui dit transfert de connaissances dit nécessairement qu'il y a des modalités qui lient des personnes dans une dynamique communicationnelle.

Elle ajoute qu'il est possible d'être efficace en interculturel sans transfert d'influences en établissant des relations avec l'Autre qui soient exemptes d'attitudes empreintes d'ethnocentrisme. Il faut savoir aussi que tout transfert nécessite de la part du récepteur un engagement sur le plan cognitif et que le destinataire tient toujours la clé du message, clé qui plonge ses racines dans son contexte culturel. Cela suppose que l'intervenant doit être capable et motivé à suivre cette plongée dans les racines culturelles de l'Autre. Autrement, le transfert des connaissances se réalisera sur le mode relationnel dominant-dominé et, dans ces conditions, laissera pour absente la notion d'efficacité.

Oriol (1984), pour sa part, traite des pièges à dépasser pour réussir à établir un dialogue interculturel. Il souligne qu'on rencontre des difficultés, dans la théorie et la pratique, à situer la relation pédagogique comme relation interculturelle. Il démontre qu'il est faux de croire qu'on puisse surmonter les différences par des attitudes psychologiques adéquates; il n'est pas vrai non plus que les différences culturelles posent d'insurmontables problèmes de communication. Afin de dépasser ces obstacles, il importe de considérer fondamentalement les cultures comme des systèmes de relations et non comme des combinaisons de traits. À partir de cette approche, il est possible de développer une pédagogie interculturelle en utilisant comme moyen de réalisation ce qu'Oriol nomme le «contact institué»; et la logique veut que ce soit celui de l'enseignant ou du formateur, dans les rapports interculturels. Ce rapport, le contact institué, est susceptible d'un apprentissage lui-même réglé, dans la mesure où il comporte des règles. Il ajoute que même si celui-ci est asymétrique, il vaut quand même mieux imposer la norme de façon à ce qu'un code de communication puisse être au moins assuré plutôt que d'espérer, par on ne sait quelle empathie qui surgirait spontanément, qu'il puisse se réaliser quelque chose.

Cet auteur, tout comme Doutreloux, préconise la mise en place d'un médiateur comme moyen d'accès à l'autre culture. Pour Oriol, le médiateur prend l'allure d'un modèle de communication qui fait davantage appel au rationnel, au cognitif. Pour sa part, Doutreloux parle de contexte, de climat à créer auprès des gens pour établir une vraie communication interculturelle. Il ne s'agit pas, dans ces deux cas, de savoir quel modèle est le plus performant, mais

plutôt de constater chez chacun ce souci de considération de l'Autre dans les rapports interpersonnels. Créer du contexte, c'est démontrer le souci et le respect de l'Autre, que l'on accepte la différence de l'Autre sans essayer de l'éliminer.

Par ailleurs, dans son étude échelonnée sur trois ans et réalisée auprès de 1 400 personnes oeuvrant dans seize pays en voie de développement, Kealey (1990) a recherché les raisons qui pouvaient permettre de prédire si un coopérant avait plus de chances qu'un autre de s'adapter et être efficace en milieu interculturel. Il ressort premièrement de cette recherche que les responsables du développement au Canada se soucient prioritairement du développement des ressources humaines, c'est-à-dire de l'appropriation des compétences et connaissances de ces personnes en vue de leur permettre de réaliser, dans le pays receveur, du développement durable. Aussi, l'étude révèle que de tels objectifs nécessitent fondamentalement une approche directe entre les personnes de cultures, de langues et de valeurs différentes. On ajoute que pour réaliser le transfert de connaissances et de compétences, les obstacles de la différence doivent être surmontés et les personnes en présence et de milieux différents doivent réussir à se comprendre et à collaborer entre elles. Le transfert de connaissances et de compétences dans un contexte étranger constitue une tâche complexe qui n'est pas neutre culturellement. D'ailleurs, son succès est souvent limité. Si, par exemple, le travail est réalisé par un intervenant qui ne réussit pas à communiquer avec ses homologues étrangers, il en résultera un renforcement de la dépendance envers le pays donateur, au lieu de contribuer au progrès du pays receveur. À ce propos, Kealey ajoute que l'histoire de l'aide

au développement est parsemée d'épaves de nombreux projets, comme la construction, dans ces pays, de puits sans avoir préalablement réalisé d'études d'impact sur la population, surtout chez les femmes, et tout l'environnement villageois. En effet, pour elles, se rendre au puits est une activité qui permet de s'éloigner un tant soit peu de sa maison, c'est aussi l'occasion de faire des rencontres de toutes sortes. Enfin, autour du puits, les femmes peuvent échanger sur leurs problèmes quotidiens. Cela a donc bouleversé nombre de leurs habitudes sociales. Ces résultats ne sont pas le fait d'un manque de compétences technologiques mais se situent plutôt au chapitre de l'adaptation interpersonnelle et interculturelle. Enfin, c'est l'indication d'un manque de connaissances de l'Autre et de sa culture.

Cet auteur considère que la véritable coopération avec le pays en voie de développement exige plus qu'un apport de nouvelles technologies. C'est qu'il faut avant tout être capable de se faire comprendre aussi bien dans ses relations professionnelles que personnelles et être motivé à comprendre les personnes avec qui on doit entrer en contact. Il met aussi en évidence que des personnes, plus que d'autres, possèdent des aptitudes à communiquer, à réussir des échanges valables avec les gens d'une autre culture. Il remarque que ces mêmes personnes sont aussi moins affectées que d'autres par le choc culturel et qu'elles parviennent assez rapidement à une adaptation satisfaisante à leur nouveau milieu. Kealey recommande que les personnes qui doivent se rendre travailler à l'étranger soient sélectionnées sur la base de ces qualités et aptitudes plutôt que sur les compétences uniquement professionnelles.

Un dernier auteur, Lavoie (1985), administrateur de programmes de coopération internationale détenant une longue expérience sur le terrain, dit que nous avons, nous, Occidentaux, une compréhension superficielle de ces sociétés et qu'elles nous demeurent insaisissables. Il ajoute que nous prenons une photographie de la société locale et qu'elle se développe en fonction des valeurs de nos communautés d'appartenance qui jouent le rôle de référent. Les attitudes et leurs comportements locaux facilement observables pour l'étranger, comme le comportement des employés domestiques, celui des employés au travail et ceux rattachés à tous les services de la vie quotidienne, alimentent notre analyse et prennent des proportions démesurées dans sa compréhension de ses observations. Les attitudes et les comportements plus intimes des nationaux comme l'appartenance ethnique, les actes religieux, la vie familiale, sociale et politique lui apparaissent estompés et moins faciles à distinguer.

Cependant, si l'étranger prend la peine d'analyser complètement l'image projetée prise de la société locale, il y observe des comportements inhabituels, des attitudes et un milieu social difficiles à saisir. C'est un nouveau regard qu'il commence alors à poser et qui permet de commencer à reconnaître... à comprendre. «Comme étranger, si je montre une ouverture d'esprit devant la spécificité africaine et consens à mettre de côté ma propre quincaillerie occidentale, alors - et alors seulement - l'intervention que j'introduis dans l'organisation peut se prévaloir de conditions favorables à son acceptation» (Lavoie, 1986, p. 6).

### Entrer en communication, est-ce facile ?

Nous avons démontré, grâce à certains auteurs, que pour agir efficacement en situation de travail interculturelle, il faut d'abord penser à établir des relations interpersonnelles satisfaisantes avec ces personnes. Nous avons aussi constaté que c'est à travers la communication dite interculturelle qu'il est pensable d'établir des liens significatifs. On peut se demander à présent si entrer en communication est facile. Nous croyons que, dans notre culture, c'est relativement facile, mais que dans une autre culture, c'est différent. À ce propos, les auteurs Casse et Couchaere (1990) définissent la communication comme donner du sens à quelque chose et voient la communication interculturelle comme un processus par lequel deux individus qui n'appartiennent pas à la même culture tentent d'échanger des significations. Comme ils sont de cultures différentes, ils ne partagent pas les mêmes présupposés, croyances, valeurs; ils ont des idées, des sentiments et des comportements différents. Ce phénomène fait de la communication un processus plus compliqué qu'il n'y paraît.

D'autres auteurs, Giger et Davidhizar (1991), disent de la communication qu'elle va plus loin que la définition de «mettre en commun, partager ou impartir». Elle embrasse tout le domaine des relations et des comportements humains et tout comportement, qu'il soit verbal ou en présence d'un autre individu, est communication. La communication et la culture sont deux dimensions étroitement imbriquées et la communication est le moyen par lequel la culture est transmise et préservée. La plupart des anthropologues pensent que pour comprendre une culture et la signification à attribuer à des comportements spécifiquement culturels, il faut considérer cette culture dans

l'ensemble de son contexte social. Le comportement humain doit être pris dans le contexte dans lequel il se manifeste. Il faut donc analyser la culture comme un tout fonctionnel et intégré.

La culture a donc une influence sur l'expression des sentiments et sur le genre d'expressions verbales et non verbales autorisées. Par exemple, les Américains sont considérés comme ayant tendance à cacher leurs sentiments et à être peu expressifs en ce qui concerne les contacts physiques. Au contraire, une personne de culture orientale aura tendance à exprimer bruyamment ses sentiments comme la tristesse, la colère ou la joie, utilisera plus souvent le toucher (Hall, 1966; Thayer, 1988 in Giger et Davidhizar). Il est aussi démontré que des variables culturelles, telles la perception du temps, les contacts corporels et la territorialité influencent la communication. À ce propos, Jourard (1971) relate, par une étude sur le toucher réalisée auprès de couples de différents pays, les grandes différences culturelles existantes. Il ressort, par exemple, qu'en une heure, des couples de Gainesville (Floride) ne se touchent que deux fois et ceux de Londres, pas du tout. Sans disposer de données chiffrées précises à ce sujet, il est cependant démontré que les Africains se touchent de nombreuses fois dans la journée à cause surtout de la poignée de main et ce, même s'ils se rencontrent plusieurs fois par jour.

Davidhizar (1988) souligne également des modes et styles de rétroaction différents et particuliers à certains groupes culturels. Ainsi, un Vietnamien peut sourire et ce sourire peut vouloir dire oui, pour éviter la confrontation ou pour faire plaisir. Un sourire peut cacher des sentiments d'irritation, tout comme les

hochements de tête. Si on ne décode pas aisément cette expression non verbale, elle peut être interprétée, à tort, comme de l'acquiescement. On risque fort de s'étonner que les instructions que l'on a données ne soient pas suivies par celui qui a souri et hoché de la tête à ce moment-là.

Une étude (Fielding et Llerwelyn in Giger et Davidhizar) présente la nécessité d'apprentissage de techniques de communication dans les programmes de soins infirmiers. Le problème le plus important est la compréhension des malades à partir d'une perspective culturelle. Les infirmières doivent avoir conscience que certains d'entre eux, quoique parlant la même langue qu'elles, peuvent différer dans leurs modes de communication et de compréhension à cause de leurs orientations culturelles. Les mots donnent forme à l'expérience et influencent la perception culturelle. Ils entraînent l'interprétation et agissent sur les relations. Quoique les mots offrent une manière particulière de considérer le monde, les mêmes mots ont souvent des sens différents selon les personnes et les milieux culturels. Comme le sens des mots évolue dans le temps et selon les situations, il est important de vérifier qu'ils ont été bien compris par le récepteur. Afin d'intervenir adéquatement, l'infirmière doit faire la différence entre les valeurs issues de son propre milieu culturel et celles des gens hospitalisés. La communication interculturelle et la compréhension sont rompues lorsqu'elle projette ses propres valeurs et comportements et va jusqu'à créer chez lui des résistances. Elle prend souvent pour acquis que sa perception et ses données, concernant la santé des autres, sont exactes et en accord avec eux. Pourtant, des écarts de perception persistent. L'infirmière doit s'en préoccuper parce qu'ils peuvent interférer avec

les soins dispensés. C'est aussi indispensable qu'elle apprenne le rôle du langage corporel dans le processus de communication et sache l'évaluer.

Cohen-Emerique (1989) affirme que pour ces praticiennes, la capacité d'établir la communication correcte avec des personnes et des groupes de cultures différentes est essentielle et demeure l'élément-clé de la relation.

Si nous voulons résumer les idées des auteurs précédemment consultés en rapport avec la recherche du modèle d'intervention le plus efficace dans une autre culture, il se dégage nettement que le profil d'intervention ajusté aux besoins de la communauté favorise le développement des relations interpersonnelles. Premièrement, les qualités personnelles du coopérant sont considérées comme primordiales. Elles sont de l'ordre de la volonté et de la capacité de la personne à établir des relations sur le plan personnel et professionnel avec l'Autre. Elle recherchera à comprendre la langue, la culture, à faire preuve de tolérance envers tout ce qui apparaît étrange dans les coutumes locales; enfin elle s'adaptera positivement à son nouvel environnement, s'investira dans son travail et éprouvera un réel désir de se rendre utile. Cette qualité est fondamentale et, pourtant, on la voit souvent reléguée au second plan au profit de la compétence professionnelle. Cette compétence professionnelle est d'ailleurs le principal critère de sélection quand il s'agit d'affecter un candidat à un projet dans un autre pays. Pourtant, il est démontré par Kealy (1990) que la personnalité et les attitudes de l'intervenant ont un impact sur le développement durable. Bref, la personnalité, le comportement (ou les deux réunis) influent considérablement sur la mise en

oeuvre de l'aide au développement et peuvent même déterminer le succès ou l'échec d'un projet.

## CONCLUSION

J'ai voulu utiliser le cadre du travail de l'essai pour consigner par écrit la réflexion qui origine de mon implication dans ce projet de coopération. Elle porte d'abord sur mes motivations personnelles et professionnelles envers la question de l'interculturel, les obstacles à surmonter en relation de travail à l'étranger par le biais du choc culturel et, par ailleurs sur le fait d'admettre toutes les retombées positives dont nous profitons. Cette réflexion cherche aussi à démontrer que pour être efficace et éprouver également des satisfactions en lien avec le travail réalisé, il faut en premier lieu chercher à connaître et comprendre la culture de l'Autre et comprendre que des modèles d'intervention sont à privilégier.

### Établir d'abord la communication

C'est dans ce sens que vont aussi les auteurs précédemment cités. En résumé, ils énoncent l'idée que pour agir efficacement en interculturel, il faut d'abord savoir créer des relations et des liens significatifs avec les gens et la communauté proche, en prenant la culture de l'Autre comme pilier. Alors seulement, il sera possible de travailler et d'agir sur le plan professionnel avec les personnes concernées. C'est bien ainsi d'ailleurs que nous agissons dans notre propre communauté. Alors, pourquoi serait-ce différent ailleurs ? Il est également démontré que les relations interpersonnelles se réalisent en communiquant. Dans notre culture, il est relativement facile de communiquer entre nous parce que nous connaissons déjà nos codes et notre système de pensée. Pour parvenir à véritablement communiquer avec des personnes d'une autre culture, il faut d'abord avoir accès aux codes culturels de la communication de l'Autre et avoir surtout la motivation à investir dans ce sens.

Il est intéressant de reprendre entièrement ici la boutade de Chesterton (1986) : «Pour enseigner les mathématiques à John, il faut d'abord connaître John». Chesterton prétend que si l'on remplace les mathématiques par la technique et John par Mamadou, cela vient appuyer notre démarche de connaissance de l'Autre. Connaître Mamadou, c'est avoir une idée de sa culture, de ses codes et valeurs, savoir que sa perception du temps, de l'espace est différente; savoir aussi, comme le disent Cohen-Emerique :

«...que la langue européenne, qu'il maîtrise peu ou pas, et pourtant dans laquelle il nous parle, n'est pas sa langue maternelle. Que les mêmes mots n'ont tout simplement pas la même signification, mais aussi que chacun peut avoir une façon d'entrer en contact si différente de la nôtre; qu'il n'est pas habitué à une communication fonctionnelle dénuée de toute connotation affective; que, s'il est bien entendu apte à la pensée abstraite, les arrières-plans des phénomènes, reliés à ce qu'on appelle parfois le monde de la nuit, sont aussi présents à son esprit; que sa gestion du temps et son souci de productivité lui appartiennent» (1989, p. 354).

La connaissance du champ de référence de l'étranger et des aspects structurels de son processus de communication nous permet de l'atteindre dans sa dimension personnelle et sociale.

#### Pour du développement durable... et personnel

Je tiens à rappeler dans cette conclusion tout l'intérêt que je porte à la question interculturelle. Cet état d'esprit dure depuis le jour où j'ai pris contact avec la coopération. Je considère avoir la piqure. Je n'ai de cesse de vouloir poursuivre ma carrière dans cette voie. Je suis envahie par un effet permanent qui se manifeste par de la nostalgie, en espérant qu'un jour, je puisse repartir. Mon dernier séjour date de novembre 91. Plus d'une année déjà s'est écoulée

et je suis présentement dans l'attente d'une confirmation de projet par l'ACDI. Il s'agit cette fois d'un projet d'une durée de quatre ans pour la révision du programme de Soins infirmiers destinés aux infirmières et infirmiers d'État à l'ENSP.

Pour le moment, je demeure au pays en poursuivant mon travail quotidien. Je me plais cependant à exorciser mon expérience africaine en la situant bien dans ma carrière comme une étape enrichissante. Et, quelle que soit l'issue de la réponse attendue, je demeure imprégnée de la certitude qu'un jour, je repartirai.

Contribuer à un projet de coopération pour du développement durable constitue un défi d'envergure. Mais c'est un travail qui procure tant de satisfaction sur le plan personnel et professionnel qu'il n'y a aucune commune mesure avec les contraintes que cela suppose. Des stress et des sacrifices sont rattachés à cette expérience, disons-le. Malgré tout, elle constitue pour moi l'accomplissement d'une partie de ma compétence professionnelle. Elle me procure également une certaine reconnaissance sociale et professionnelle ainsi qu'un certain sentiment d'utilité pour mon milieu de travail.

Des risques peuvent paraître rattachés à la coopération internationale, c'est vrai. Pour bien des personnes de mes proches, accepter de prendre ces risques, en allant vivre dans un pays où les normes d'hygiène et la maladie peuvent être une menace pour la santé, paraît difficile à comprendre. Pourtant, il y a la contrepartie de chacune de ces expériences qui présentent un tout autre

visage bien qu'elles ne soient pas reconnues par notre culture comme valorisantes.

Il est vrai que vivre dans un autre monde qui traîne un imaginaire plutôt menaçant peut sembler inquiétant pour certains. Par contre, se faire de nouveaux amis, connaître une nouvelle culture et pays et être en même temps appréciée par cette société est non seulement valorisant mais compense largement certains inconvénients. Il est vrai que la tâche professionnelle s'avère très lourde par moment quand il s'agit de mener à bien un projet de coopération. Mais en même temps, elle peut être stimulante et enrichissante, surtout si on réussit à communiquer, à établir une rencontre interculturelle. Alors là, seulement, on peut parler de développement durable pour les autres... et aussi pour soi.

## **BIBLIOGRAPHIE**

## BIBLIOGRAPHIE

### Auteurs cités :

- CAMILLERI, C., COHEN-EMERIQUE, M. (1989, ) Chocs de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel, L'Harmattan, p. 354.
- CARIA, M. et al. (1985) "L'interculturel." L'interculturel, tome 1, Université de Toulouse-Le Mirail, 341p.
- CASSE, P., COUCHAERE, M.-J. (1990) Les outils de la communication efficace, 3e édition, Chotard et Associés Éditeurs, Paris, 187 p.
- CHESTERTON (1986) in Apprentissages et cultures, Colloque de Cerisy, Éditions Karthola.
- COHEN-EMERIQUE, M. (1985) "La formation des praticiens en situations interculturelles." L'interculturel, tome 1, Université de Toulouse-Le Mirail, 341p.
- COLLOQUE NATIONAL TOULOUSE (1985) L'interculturel en éducation et en sciences humaines, Université de Toulouse-Le Mirail, tomes 1 et 2.
- DIAS, M. (1985) L'interculturel en éducation et en sciences humaines, Actes de colloque de l'université de Toulouse - Le - Mirail.
- DOUTRELOUX, A. (1989) "La communication interculturelle ! Pour communiquer quoi ?" Cahiers internationaux de psychologie sociale.
- DOUTRELOUX, A. (1990) Discours sur l'interculturel, prononcé dans le cadre d'une journée interculturelle, Cégep F.-X. Garneau, bande vidéo.
- Étude danoise in KEALEY, D.J. (1990) L'efficacité interculturelle, Hull, Agence canadienne de développement internationale.
- GIGER, J. N., DAVIDHIZAR, R. E. (1991) Soins infirmiers interculturels, Gaétan Morin Éditeur, Boucherville, 308 p.
- HALL, Edward (1959). Le langage silencieux, Maison Mame.
- KEALEY, D.J. (1990) L'efficacité interculturelle, Hull, Agence canadienne de développement internationale.
- LAVOIE, J.Y. (1986) La gestion étrangère du développement de l'Afrique, Presses de l'Université du Québec.

- LEMAIRE, Paul-Marcel (1989) Communication et culture, Les Presses de l'Université Laval.
- LOHISSE, J. (1980) Communication et sociétés, Galilée, Paris, 217 p.
- LORREYTE, B. (1984) Éducation permanente - Les transferts de connaissances, No 75, Université de Paris, Dauphine, Paris, 142 p.
- MOLET, Louis. (1991) "Histoire des moeurs". sous la direction de Jean Poirier, Encyclopédie de la Pléiade, tome I.
- OUELLET, F. (1984) in Éducation permanente - Les transferts de connaissances, "Éducation, compréhension et communication interculturelles : essai de clarification des concepts", No 75, Université de Paris, Dauphine, Paris, 142 p.
- OUÉDRAOGO, P. Prosper Dr. Exposé sur le Burkina Faso, Ministère de la Santé et de l'Action sociale, Burkina Faso.
- PALLIER, G. (1978) Géographie générale de la Haute-Volta, 211 p.
- PRETCEILLE, M. (1985) "Pédagogie interculturelle : bilan et perspectives." L'interculturel, tome 1, Université de Toulouse-Le Mirail, 341p.

Mémoires non publiés :

- SAWADOGO, Ouédraogo Seg-Nogo. (1990-91) Mise en place d'une éducation pour la santé dans les centres de santé et de promotion sociale au Burkina Faso, Université de Bruxelles.
- TAMINI KAKA, Jean-Roger (1986) L'identité professionnelle de l'infirmier au Burkina Faso, Université de Lyon.

Auteurs consultés :

- AUGER, L. (1972) Communication et épanouissement personnel, Montréal, Les Éditions de l'homme, 176 p.
- BARTHES, Roland (1970) L'empire des signes, Paris, Flammarion, Collection Champs.

- BATESON, G. (1981) in La nouvelle communication, textes recueillis par Yves Winkin, Éditions du Seuil.
- BEAUCHESNE, A. et al. (1991) L'approche de formation, premier livret du guide de formation en éducation et pédagogie interculturelles, éditions du CRP et du CECM.
- BLONDIN, D. (1989) Les fondements cognitifs du racisme dans les manuels scolaires du Québec, Recherche subventionnée, Cégep François-Xavier Garneau.
- BOUCHARD, J. (1978) Les 36 cordes sensibles des Québécois, Éditions Héritage.
- CHARBONNIER, Georges (1961) Entretiens avec Levi-Strauss, Paris, Julliard, Plon, Coll. 10/18, 189 p.
- CHAUCHAT, H. (1985) L'enquête en psycho-sociologie, PUF, 255 p.
- COQUERY-VIDROVITCH, C. (1985) Afrique noire : permanences et ruptures, Payot, 445 p.
- COSSETTE, Marie-Nicole (1985) Elaboration d'un modèle dual de la communication, thèse de doctorat, Université de Montréal.
- EGAN, G., FOREST, F. (1987) La communication dans la relation d'aide, Éditions HRW Ltée.
- ELUNGU, P.E.A. (1987) Tradition africaine et rationalité moderne, l'Harmattan, 187 p.
- GENDLIN, E.T. (1982) Au centre de soi, Montréal, Le jour éditeur.
- HALL, Edward (1978) La dimension cachée, Paris, Seuil, Collection Point.
- HALL, Edward (1979) Au-delà de la culture, Paris, Seuil, Collection Point.
- HALL, E. T., HALL, M. R. (1987) Guide du comportement dans les affaires internationales, Éditions du Seuil, Paris, 257 p.
- Identité, culture et changement social, Actes du troisième colloque de l'A.R.I.C., (1991), l'Harmattan, Paris, 415 p.
- JACQUES, Francis (1985) Dialogues II. L'espace logique de l'interlocution, Paris, PUF.

- LEVI-STRAUSS, Claude (1961) Race et histoire, Paris, Gonthier.
- Mc ALL, C. (1991) Capitalisme et culture, Actes du troisième colloque de l'ARIC. Identité, culture et changement social. Éditions l'Harmattan.
- MUCCHIELI, R. (1980) L'interview de groupe, Paris, Entreprise Moderne.
- MUCCHIELI, R. (1982) L'analyse de contenu, Edition ESF.
- PAQUETTE, C. (1982) Analyse de ses valeurs personnelles, Éditions Québec-Amérique.
- POIRIER, Jean (1991) "Histoire des moeurs". Encyclopédie de la Pléiade, tomes I, II et III
- POTTER et al (1990) Soins infirmiers théorie et pratique, Editions du renouveau pédagogique.
- RETSCHITZKY, R. et al (1989) La recherche interculturelle. actes du colloque de l'A.R.I.C., l'Harmattan, Paris, 317 p.
- ZAGRE, Ambroise (1979) Approche socio-ethnosociologique de l'enfant en milieu traditionnel voltaïque, Université de Ouagadougou, 125 p.

# **APPENDICE I**

**LE BURKINA FASO**

## **Le Burkina Faso**

Il m'apparaît opportun de présenter au lecteur certains aspects de ce pays de l'Afrique de l'Ouest, là où le projet de coopération a eu lieu. J'en parlerai en premier lieu sous une forme documentaire, puisque les sources d'information sont tirées exclusivement de documents officiels publiés au Burkina Faso. Je tiens à ajouter, en deuxième lieu, quelques impressions personnelles qui sont encore les plus présentes dans mes souvenirs.

### Rappel historique

Le Burkina Faso, autrefois appelé Haute-Volta, est passé sous la domination totale de la France en 1886. Mais avant la colonisation, l'histoire de ce pays a été caractérisée par l'existence de royaumes indépendants. De 1904 à 1919, il appartient à la colonie du Haut-Sénégal-Niger. Supprimé en 1932 et partagé entre la Côte d'Ivoire, le Niger et le Soudan (Mali), il est reconstitué dans ses limites actuelles en 1947. Le 5 août 1960, le pays obtient son indépendance politique et fut proclamé république. De 1960 à 1983, c'est la période néo-coloniale pendant laquelle plusieurs régimes réactionnaires se sont succédés. Le 4 août 1983 s'est déclenché le processus révolutionnaire sous la direction du capitaine Thomas Sankara. Un an plus tard, soit le 4 août 1984, le pays prend le nom de Burkina Faso. En moré, langue de l'ethnie Mossis (ethnie dominante), ce nom signifie «le pays des hommes intègres», en remplacement de Haute-Volta.

### Situation géographique

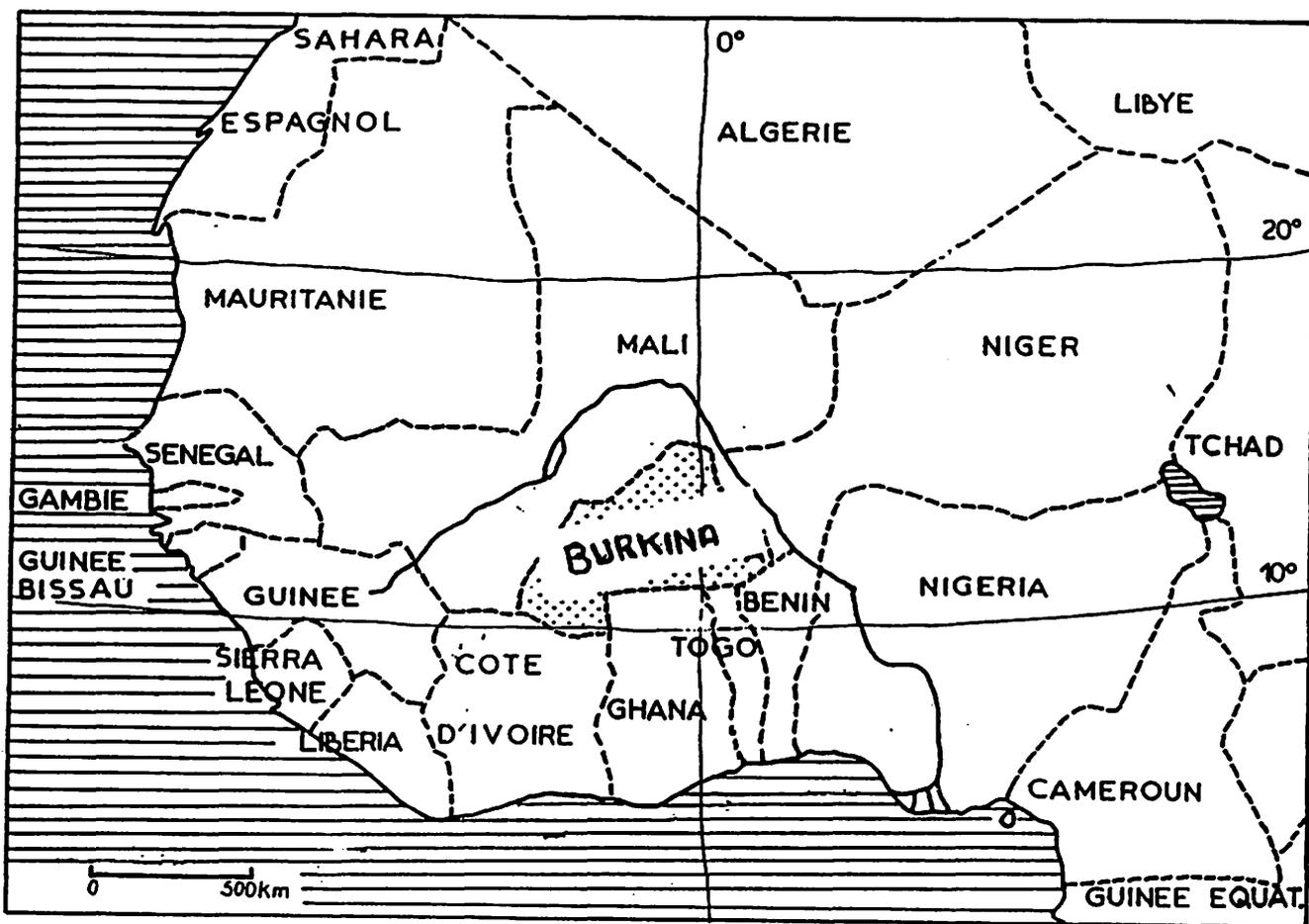
Le Burkina Faso couvre une superficie de 274 000 km<sup>2</sup>. C'est un pays continental, situé à l'intérieur de la boucle du Niger et à environ 750 km de la mer, au centre de l'Afrique occidentale. Il a des frontières communes avec le Mali au Nord et à l'ouest, le Niger à l'est, la Côte-d'Ivoire, le Ghana, le Bénin et le Togo au sud. Il est divisé en unités administratives de trente provinces.

Le réseau hydrographique se compose essentiellement de trois fleuves qui portent les noms de Mouhoun, Nakanbé et Nazinon. Leur régime est tropical et irrégulier, à l'exception de celui de Mouhoun qui est permanent.

### Climat

Le Burkina Faso est un pays tropical qui appartient à la zone soudanaise, marqué par l'alternance de trois saisons principales d'amplitude variable du sud au nord :

- de novembre à février, saison sèche et fraîche, pendant laquelle souffle un vent d'est : l'Harmattan. C'est grâce à ce vent que se développent les épidémies (rougeole, méningite). Les températures se situent alors entre 12 et 20 °C;
- de février à mai, saison de transition sèche et chaude, avec persistance de l'Harmattan. Les températures sont variables selon les saisons et les zones, entre 25 et 35 °C;
- de mai à octobre, saison des pluies dont les maxima se situent en août. Les pluies sont irrégulièrement réparties.

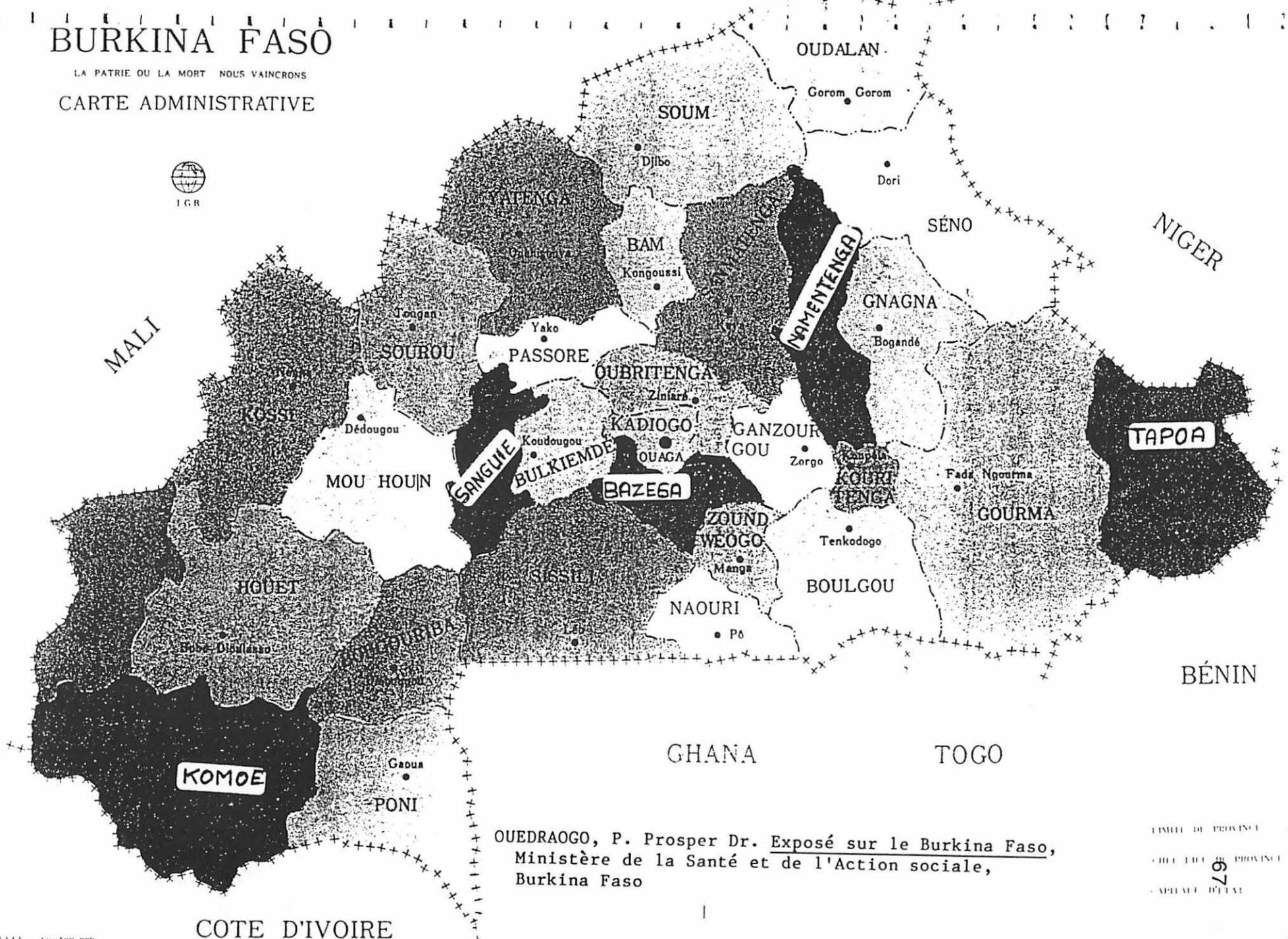


TAMINI KAKA, Jean-Roger (1986) L'identité professionnelle de l'infirmier au Burkina Faso, Université de Lyon.

# BURKINA FASO

LA PATRIE OU LA MORT NOUS VAINCRONS

CARTE ADMINISTRATIVE



OUEDRAOGO, P. Prosper Dr. Exposé sur le Burkina Faso,  
Ministère de la Santé et de l'Action sociale,  
Burkina Faso

UNITE DE PROVINCE  
COTE D'IVOIRE  
67  
COTE D'IVOIRE

### Végétation

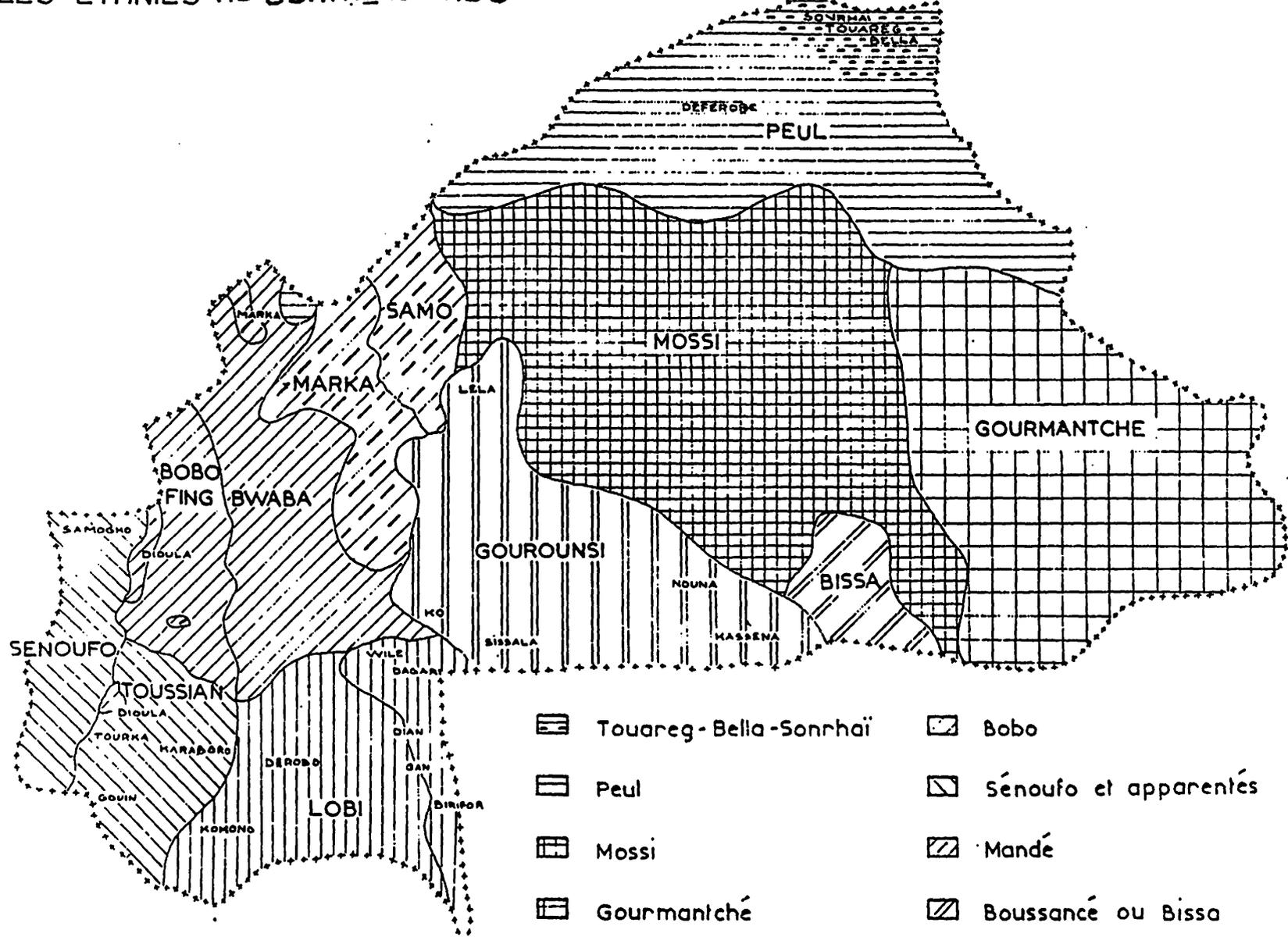
Quant à la végétation, elle appartient à la savane boisée soudanaise. Du sud au nord, on distingue trois zones. La forêt arborée couvre l'est et le sud du pays. Dans le nord, la savane fait progressivement place à la steppe et le déboisement y est préoccupant, favorisant la progression du désert et, enfin, la zone sahélienne.

### Population

Le Burkina Faso compte près de 9 millions d'habitants (recensement de 1986) dont plus de la moitié d'entre eux sont des femmes. La densité est d'environ 31 habitants au km<sup>2</sup>. Sa capitale, Ouagadougou, est peuplée d'environ 500 000 habitants. La population est composée à 50 % de moins de 25 ans, 98 % des femmes sont analphabètes et ce pays présente le plus faible taux de fréquentation scolaire au niveau primaire de toute l'Afrique. La population burkinabè se compose de quatre grands groupes :

- les autochtones : Bwaba, Dogon, Gourounsi, Kouroumba, Sénoufo;
- les Mandés : Bisa, Bobo-fing, Samo, Yarsi;
- les Peul;
- les Mossi, ethnie la plus représentée en nombre et dominante dans tout le pays.

# LES ETHNIES AU BURKINA FASO



- |  |                           |  |                       |
|--|---------------------------|--|-----------------------|
|  | Touareg - Bella - Sonnhai |  | Bobo                  |
|  | Peul                      |  | Sénoufo et apparentés |
|  | Mossi                     |  | Mandé                 |
|  | Gourmantché               |  | Boussancé ou Bissa    |
|  | Gourounsi                 |  | Lobi et apparentés    |

0 100 km

TAMINI KAKA, Jean-Roger (1986) L'identité professionnelle de l'infirmier au Burkina Faso, Université de Lyon.

En partie chrétien, en partie musulman, ce peuple pratique néanmoins l'animisme à une très grande échelle. Le français est la langue officielle et la langue de travail. Presque exclusivement rural (80 % de la population), le pays produit du mil, du maïs, du riz, du sorgho et de l'arachide. On y pratique aussi l'élevage de bovins dans ce territoire dominé par la savane et la steppe.

### Situation sanitaire

La situation sanitaire au Burkina Faso est caractérisée par des taux de morbidité et de mortalité élevés, dûs essentiellement aux maladies transmissibles. Le taux de natalité est de 50 ‰, celui de la mortalité générale est de 32 ‰. Les taux de mortalité infantile (167 ‰) et juvénile (119 ‰) sont parmi les plus élevés au monde et l'état de santé de la population est l'un des plus mauvais. Le taux d'accroissement annuel de la population est de 21 ‰. L'espérance de vie est estimée à la naissance à 45 - 47 ans en 1988. Les maladies endémio-épidémiques représentent encore une des principales causes de morbidité et de mortalité. L'ignorance, le sous-développement des populations (surtout rurales) et la faible couverture sanitaire sont des facteurs qui favorisent la persistance de ces maladies. C'est cette préoccupation qui a amené le Ministère de la Santé et de l'Action sociale du Burkina Faso à vouloir augmenter le nombre d'intervenants de la santé et à améliorer la formation en soins de santé de manière à élever le niveau de qualité des soins donnés à la population. C'est de ces besoins qu'est né le projet de formation de formateurs.

## Des souvenirs impérissables du Burkina Faso

Du haut des airs, dernier survol avant l'atterrissage, apparaissent des toits jaunes, posés ici et là entre des arbres qui arborent une allure exotique. Nous descendons à Ouagadougou la capitale. À la vue de ces paysages, j'éprouve la sensation de revivre des scènes du film *Souvenirs d'Afrique*.

Sur la piste, la descente vers une chaleur suffocante me transporte littéralement dans un autre monde. Quel écart ! Départ de Québec à une température de -30°C et arrivée à 30°C.

Des chauffeurs de taxis se disputent notre prise en charge avec insistance, aussi nous prenons bien soin de répondre positivement à cette demande de service. Il s'avère important que chacun y trouve son compte financièrement et que nous, nous puissions être conduites à l'hôtel en toute sécurité. Là, nous sommes chaleureusement accueillies, ils nous reconnaissent, nous acceptent, nous sommes donc des amies.

La ville est bruyante, vivante, chaude et poussiéreuse. Nous marchons dans ce sable jaune et parfois, nous touchons des plaques de pavé goudronné. De chaque côté, ce sont des files de murs en terre rougeâtre encadrants des maisons toutes semblables aux portes grandes ouvertes. Les rues n'ont pas de nom, ni d'éclairage la nuit.

Les animaux (poulets, cochons, ânes) déambulent au même titre que les humains. Chacun se différencie par ce qu'il recherche. C'est la quête de nourriture pour les uns, le commerce ou simplement les activités quotidiennes pour les autres. Un Touareg nous sollicite en exhibant à bout de bras de magnifiques pièces fabriquées avec de la peau de chameau toute martelée. Difficile d'y résister ! ...

Il y a le marché couvert, où l'on peut tout acheter. Mais attention, on se doit de causer d'abord, discuter les prix avant de faire des affaires. Des gens assis, certains dorment parce que c'est l'heure de la sieste, d'autres nous interpellent et enfin tous ceux qui veulent acheter sont là. Il y a des odeurs indifférenciables et parfois très fortes, des viandes suspendues, des mouches... elles aussi

suspendues... aux viandes. Au coin des rues, des femmes qui vendent leurs produits du jardin ou des plats cuisinés à l'huile d'arachides. Elles se disent également détentrices de parfums aphrodisiaques. Ils possèdent, prétendent-elles, le pouvoir de garantir la capture et la possession à la vie... de l'être désiré, et tout cela pour quelques CFA (Comptoir Monétaire Africain : unité monétaire du pays). Une femme circule en moto, portant sur sa tête un énorme panier chargé de fraises et en plus, un petit enfant collé et retenu à son dos par son pagne. Autre modes de transport, la bâchée, sorte de wagonnette, et la voiture taxi qui est souvent en pièces presque détachées tellement elle est usée ; elle risque d'ailleurs très souvent une panne d'essence au premier coin de rue après le départ à 40°C.

Il y a la couleur du temps, le soleil vu à travers un écran de poussière jaune, poussée par les vents de l'Harmattan.

Sur la rue des gens circulent, certains affairés, d'autres assis ou couchés sous des arbres. Ce qui attire davantage l'attention, c'est un vieillard victime de l'onchocercose (maladie qui provoque la perte de la vue) qui est tiré et guidé à bout de bâton par un petit enfant, malingre lui aussi, et qui demande la charité. Et c'est ainsi jusque tard dans la nuit.

L'opulence, l'élégance et la beauté de ces corps filiformes, côtoient la pauvreté et les corps malingres. Ces femmes arborent des coiffures savamment montées selon toutes les règles de l'art, et plusieurs portent le turban de couleur écarlate, nonchalamment posé sur la tête. L'effet esthétique est certain et fait tourner bien des têtes avec envie, dont la mienne.

Ce sont aussi les salutations, regards timides, poignées de mains et les sourires qui laissent voir des dents tellement blanches. Mais c'est aussi la demande constante, la main tendue, la paume tournée pour recevoir.

Il y a encore des gens qui portent les stigmates dues aux scarifications sur le visage. Cela provient de coutumes issues de la préhistoire et qui consiste à modifier l'aspect morphologique de la personne pour des raisons mystiques, religieuses, ou bien pour indiquer l'appartenance à un groupe ethnique. De nos jours, cette pratique est défendue et punissable d'emprisonnement. Par contre, il

n'existe encore aucune loi contre l'excision. Il faut rappeler ici que les croyances reliées à cette tradition sont si profondes que ce sont les femmes les plus âgées qui y sont les plus fidèles. Elles justifient cette pratique par leur croyance au fait qu'une femme non excisée ne peut avoir d'enfants, ou encore que l'enfant mourra si sa tête, au moment de la naissance touche le clitoris de sa mère.

La polygamie est aussi officiellement tolérée et très présente, surtout en milieu rural. C'est un mode de vie qui s'est sans doute développé pour répondre aux besoins des personnes, et surtout ceux des femmes. La tâche de travail que la femme africaine doit accomplir si elle habite en milieu rural, est impossible à assumer par une seule personne. Les tâches sont ainsi réparties entre les femmes engagées dans cette organisation sociale. C'est une question de survie pour chacune.

L'aspect physique de la campagne africaine présente une distribution par agglomérat de quatre à six huttes et de greniers servant à emmagasiner le mil. Le tout est entouré d'un enclos à hauteur d'homme et dans cet environnement vivent plusieurs familles du même clan.

Le regard poursuit son balayage de l'environnement et se pose inévitablement sur les majestueux baobabs qui sont éparpillés ça et là dans la campagne.

Atteindre la brousse africaine procure un réel enchantement parce que cela fait référence à tout l'imaginaire de l'enfance. C'est pénétrer dans un milieu habité de milliers de bruits issus de vies animales impossibles à localiser et à identifier. Sur la route menant à Bobodioulasso, les éléphants ont l'habitude de traverser la route à la même heure pour se rendre au point d'eau, au grand bonheur de tous ceux qui passent. C'est la cohue, les autos, les bus, tous admirent ces magnifiques animaux qui circulent dans leur milieu naturel.

Si par ailleurs, un amateur de safari choisit de voyager dans le parc de Nazinga, il doit s'engager pour un trajet de 4 heures. La route y est sinueuse comme un serpent déroulé à travers les arbres et posé sur un fond cahoteux. La chaleur torride qui y règne fait craquer de partout les branches d'arbres desséchées. Seuls ces bruits témoignent d'une activité végétale qui semble figée dans le temps.

La dernière photographie toute aussi subjective que les autres de ce bref tour de pays est celle de la communication. Elle ne s'arrête pas ; où que l'on soit, on entend parler, on entend des voix aiguës qui s'interpellent dans tous les sens. Et ainsi continuent les activités et la vie sur ce bout de planète, au Burkina Faso, « le pays des hommes intègres ».

Ces quelques impressions fragmentaires et durables demeurent l'expression du plaisir éprouvé à découvrir ce beau pays et les gens qui l'habitent.

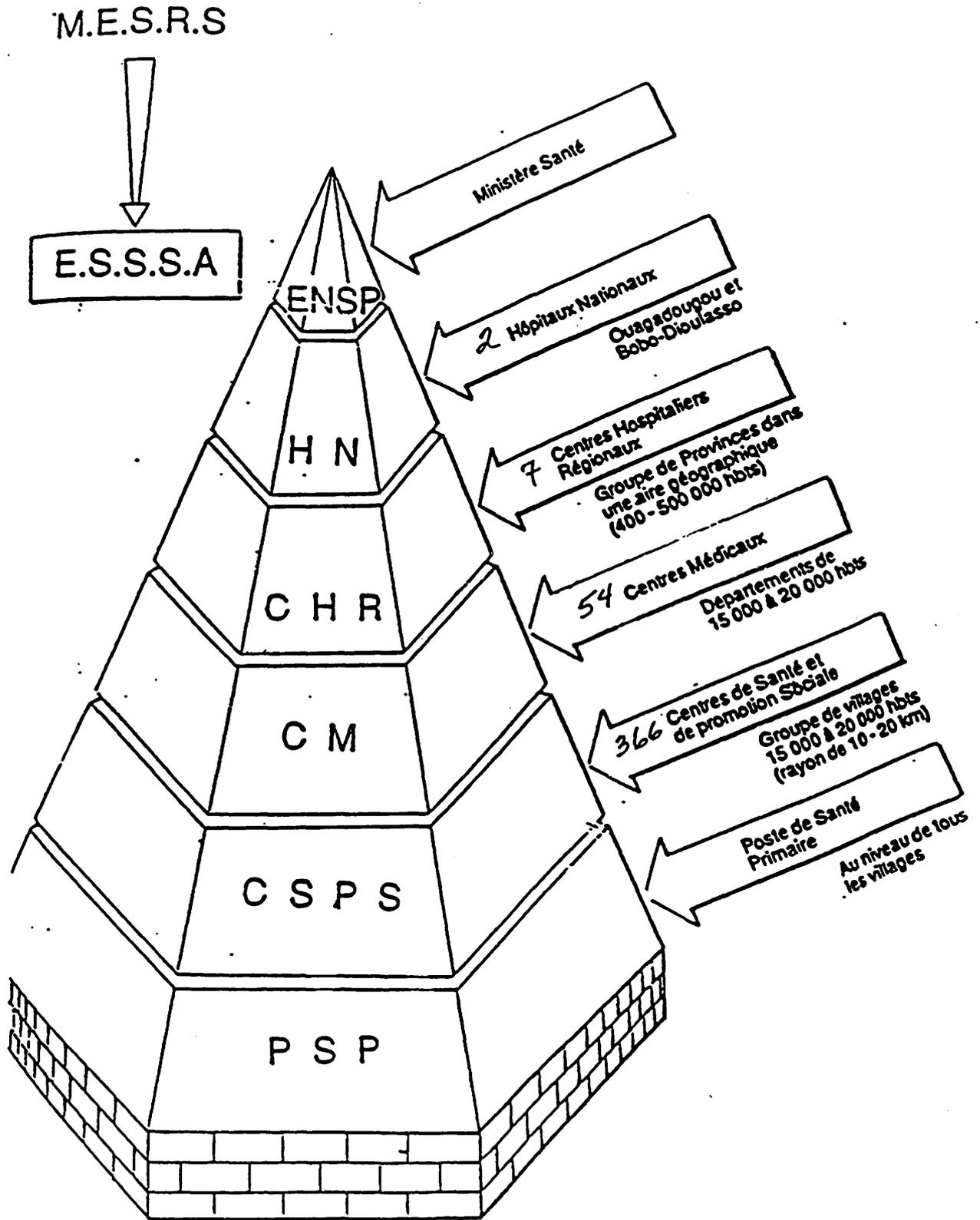
*Suzanne Girard*

## **APPENDICE II**

**LE DISPOSITIF DE SANTÉ  
AU BURKINA FASO**

# DISPOSITIF DE SANTE

77



Source : OUEDRAOGO, P. Prosper Dr. Exposé sur le Burkina Faso, Ministère de la Santé et de l'Action sociale, Burkina Faso.

L'avènement de la révolution au Burkina Faso en Août 1983 a apporté des bouleversements profonds dans tous les secteurs de la vie nationale en général et dans le secteur de la Santé en particulier. En effet, un grand pas a été franchi permettant au pays de passer d'une conception bourgeoise consistant à satisfaire les besoins d'une fraction du peuple à une conception universelle destinée à rendre la santé à tout le peuple. Ainsi le Burkina, pour atteindre l'objectif préconisé par l'O.M.S. : "Santé pour tous d'ici l'an 2 000", nous ~~avons~~ adopté la stratégie de "la Santé pour le peuple et par le peuple" par le biais des soins de Santé Primaires. Pour y parvenir des actions vigoureuses ont déjà été menées, certaines sont en cours et d'autres programmées dans le cadre de notre Plan Quinquennal de développement populaire.

## I/ - ACTIONS EXECUTEES ET EN COURS D'EXECUTION

### A) - SYSTEME NATIONAL DE SANTE

Une des premières actions déjà menées a été la mise en place d'un système de santé permettant de toucher toute la population. Ce système est de forme pyramidale dont la base représente tous les villages du pays (environ 7 500) et le sommet situé au niveau du Ministère de la Santé auquel sont annexées les écoles de formation du personnel. Ainsi l'action sanitaire s'exerce graduellement à travers plusieurs échelons hiérarchisés. En partant de la base l'on distingue :

#### 1) - Postes de Santé Primaire. (1 par village) (P.S.P.)

Structure de base pour la population tenue par des Agents de Santé communautaires issus du village et formés pour mener des activités préventives surtout et curatives.

#### 2) - Centre de Santé et de Promotion Sociale. (C.S.P.S.)

Prévu pour une population de 15.000 à 20.000 personnes vivant dans un rayon de 20 km environ. C'est la première structure sanitaire tenue par des agents de santé qualifiés.

Le C.S.P.S., constitue donc un centre recours et de référence pour les P.S.P. Environ 700 C.S.P.S. sont nécessaires pour satisfaire les besoins immédiats, mais seulement 300 sont fonctionnels.

3) - Centre Médical. (C.M.) situé au chef lieu d'une unité administrative, Province ou Département. C'est au C.M. que le Médecin fait son apparition dans le système, secondé par du personnel paramédical qualifié (infirmiers, sages-femmes). Ce Médecin doit étendre son action sur plusieurs C.S.P.S. et P.S.P. Compte tenu des disparités existant d'une région à l'autre, certains centres médicaux sont conçus pour abriter une antenne chirurgicale. Il est prévu environ 80 C.M. pour assurer une couverture acceptable ; 50 fonctionnent.

4) - Centre Hospitalier Régional. (C.H.R.) prévu pour rayonner sur plusieurs provinces, le Centre Hospitalier Régional réunit les services d'un hôpital complet. L'implantation des C.H.R. doit permettre de couvrir tout le pays par des prestations de haute qualité. Pour résoudre les problèmes immédiats ils est prévu 10 C.H.R. ; 6 sont fonctionnels.

5) - Hôpitaux Nationaux. (H.N.) implantés dans les deux principales villes du pays. Ces hôpitaux ont une vocation nationale en ce sens qu'ils constituent non seulement la dernière référence pour résoudre les problèmes complexes mais également le support de la formation du personnel médical et paramédical nécessaires. Ces hôpitaux ont connu d'importantes transformations tant en infrastructures qu'en équipements en vue d'améliorer la qualité des prestations.

Ce système national clairement défini et programmé dans ses moindres détails constitue un instrument précieux tant pour l'intervention du peuple, décidé à prendre en mains la conquête de sa santé, que celle de ces amis décidés à le soutenir dans son combat. C'est dans ce cadre que les O.N.G., dont l'action est coordonnée par une structure de la présidence du Faso, peuvent intervenir sans inquiétude ; assurés que leurs actions rencontrent les aspirations de ce même peuple.

## B) - ACTION PREVENTIVE.

Domaine prioritaire dans la stratégie des soins de santé primaires, le volet préventif a fait l'objet d'une attention spéciale de la part de la Direction Politique, attention concrétisée par des actions vigoureuses qui ont parfois franchi les frontières du Burkina Faso.